

85017

RECUEIL

D E S

PIÉCES DE THÉÂTRE,

L U E S

PAR MR. LE TEXIER,

EN SA MAISON,

LISLE STREET, LEICESTER FIELDS.

TOM VI.



A LONDRES:

Chez T. HOOKHAM, Libraire, dans Bond-street,
au Coin de Bruton-street.

M.DCC.LXXXVI.

THE
STATIONER
AND
PRINTER



TO
THE
HONORABLE
MEMBERS OF THE
HOUSE OF COMMONS

IN
ANSWER
TO A
RESOLUTION
PASSED
IN
MAY
1854

AND
IN
COMPLIANCE
WITH
A
RESOLUTION
PASSED
IN
MAY
1854

L'HONNETE
CRIMINEL,
D R A M E

EN CINQ ACTES & EN VERS.

PAR

M. FENOUILLOT DE FALBAIRE.

*Ulli solatium est pro honesto dura tolerare, & ad causam à
patientia respicit.*

SENECA *De Providentia.*

NOUVELLE EDITION.

A L O N D R E S :

Chez T. HOOKHAM, Libraire, dans Bond Street,

M D C C L X X V I .

PERSONNAGES.

LE COMTE D'ANPLACE, Commandant
des Galères.

CECILE, Veuve de Mr. d'Orfeuil, riche Négociant.

ANDRE, Galérien.

Mr. D'OLBAN.

AMELIE, Amie de Cécile.

LISIMON, Vieillard.

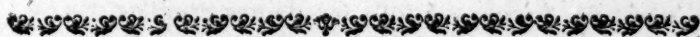
FRONTIN, }
PERNELLE, } Laquais de Cécile.

Un Laquais du Comte.

La Scène est à Toulon sur le bord de la Mer.



L'HONNÊTE
CRIMINEL.



ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente la Mer dans le fond, avec la partie d'une Galère dont le reste est caché. On voit à gauche la maison où logent Cécile & Amélie, & à droite celle du Commandant.

SCENE PREMIERE.

ANDRÉ *seul sur le rivage.*

LE lever du Soleil, en ce brillant lointain,
Ne m'a jamais semblé si beau que ce matin.
La Mer paroît tranquille, & le ciel sans nuage
Promet aux matelots un jour exempt d'orage—
Pour moi seul sur la terre il n'est plus de beaux jours !
Que sert le calme, hélas ! quand on a fait naufrage ?
J'ai tout perdu ; l'espoir m'est ravi pour toujours.

Dieu qui vois mes tourmens, tu fais si j'en murmure !
Signe honteux du crime & son vil châtiment,

Cette chaîne est bien chère à mon cœur innocent.
J'aime à sentir son poids. La vertu, la nature
Répandent sur mes maux un charme consolant.
Non, ce n'est pas sur moi, c'est sur vous que je pleure,
O père infortuné ! vous dont jusqu'à cette heure
J'ignore le destin—sans doute il est affreux.
Pauvre, errant, fugitif, mon père malheureux
Traîne en quelque désert sa languissante vie—
Ou bien dans l'amertume il l'a déjà finie.
Oui, depuis que je suis enchaîné sur ce bord,
S'il n'eût pas succombé sous ses peines cruelles,
Sans doute j'aurois eû de lui quelques nouvelles :
Mais mon père n'est plus, mon pauvre père est mort !
Que fait donc à présent ma déplorable mère ?
Assise sur sa tombe, emplissant l'air de cris,
Sans appui, sans secours, au sein de la misère,
Peut-être en ce moment elle appelle son fils.
Elle l'appelle en vain !—ô regrets ! ô tendresse !
Quelle main prendra soin de sa triste vieillesse ?
Si je pouvois du moins lui faire parvenir
Le peu d'argent qu'ici, depuis mon esclavage,
J'ai, par un long travail, gagné sur ce rivage !—
A qui m'adresserai-je, & comment découvrir ?—
Dans la compassion les malheureux espèrent,
Mais au bruit de nos fers la pitié semble fuir ;
A notre approche, hélas ! tous les cœurs se resserrent,
Et se font un devoir de ne pas s'attendrir !
Cherchons pourtant encor : quelque étranger peut-être
Plus sensible——



S C E N E II.

Le Comte D'ANPLACE, ANDRE, un
Laquais du Comte.

LE COMTE à son laquais.

AUSSSI-tôt qu'on les verra paroître,
(Au Galérien.)

Viens m'avertir. Et toi, retourne sur ton bord.
Tu ne peux aujourd'hui travailler sur le port,
De la Marine ici j'attends deux Commissaires
Qui viennent de Toulon visiter les Galères.
André, fois à ton banc comme tous les forçats,
Mais songe qu'avec eux je ne te confonds pas.

(André sort.)

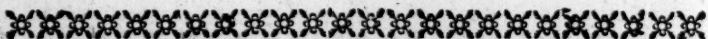


S C E N E III.

LE COMTE seul.

AH! je vais donc revoir ma charmante Amélie!
Et je dois ce bonheur à son aimable amie!
Elles sont en ces lieux! voyage fortuné,
Que croit à peine encor mon esprit étonné!
Jour heureux! je vais être aux pieds de ce que j'aime!
O chère amante! ô vous dont la tendresse extrême
Refusant pour moi seul les plus riches partis
Conserve à mon amour un cœur d'un si grand prix,
Quand pourrons-nous enfin unir nos destinées?

En vain nous nous aimons : hélas ! malgré nos feux
 Il passera peut-être encor bien des années,
 Avant qu'un doux lien puisse combler nos vœux.
 Oncle injuste !—oui, c'est lui, son préjugé barbare
 Qui seul, tant qu'il vivra, nous retient, nous sépare.—
 Il me vend cher les biens qu'il prétend me donner !
 Elle n'est pas noble ! Elle ? Amélie ? ô blasphème !
 La noblesse n'est rien, ou c'est la vertu même.
 Je gémis quand j'entends ainsi déraisonner,
 Quand je vois la sottise (& tout le monde y tombe)
 De consulter les morts, de fouiller dans leur tombe,
 Pour savoir si l'on doit estimer les vivans.
 Des cadavres pourtant n'illustrent pas les gens ;
 Ils n'y font rien, sur-tout lorsque l'on se marie,
 Quoi ! l'on me soutiendra que je me méfallie,
 En épousant les mœurs, la vertu, la beauté ?
 Et l'orgueil n'inventa la vaine qualité,
 Que pour y suppléer, & la mettre à leur place.



S C E N E IV.

LE COMTE, CECILE, AMELIE, FRONTIN.

AMELIE *sortant avec Cécile.*

IL s'attend peu sans doute à nous voir si matin ;
 Il sera bien surpris.

CECILE *à son laquais.*

Entendez-vous, Frontin ?

Allez de notre part dire au Comte d'Anplace
 Qu'il peut venir nous joindre, & qu'on l'attend ici.

FRONTIN.

Je crois qu'il me prévient, Madame, le voici.

AMELIE *vivement.*

C'est lui-même.

CECILE *au laquais.*

Il suffit, laissez-nous.

LE COMTE *prenant la main de Cécile & la baisant.*

Ah ! Madame,

Que ne vous dois je point, & quels remerciemens
Pourront—l'expression manque à mes sentimens.
Je peindrois mal tous ceux qui remplissent mon ame ;

(*Montrant Amélie.*)

Mais tournez seulement les yeux, regardez-la,
Et jugez de l'excès de ma reconnoissance.
Tout l'accroît, ce voyage, & cette diligence.
Quoi ! si tard arrivée, & je vous vois déjà ?
De la route pourtant vous deviez être lassé :
La chaleur, l'équipage, enfin tout le tracas—

CECILE.

Qui vient voir ses amis ne se fatigue pas,
Ou l'on est délassé si-tôt qu'on les embrasse.

LE COMTE.

Vous n'en pouvez douter, l'amitié dans ces lieux
Partage avec l'amour mon cœur entre vous deux.
C'est donc vous que je vois, c'est vous, belle Amélie !
A vos genoux enfin je puis—

AMELIE *se jettant au cou de Cécile.*

O mon amie !

Cachez dans votre sein mon trouble & ma rougeur.

CECILE.

Et pourquoi donc rougir ? Vous faut-il avoir honte
D'une innocente ardeur que mérite le Comte ?

Pourquoi voudriez-vous lui cacher son bonheur ?
De tous les sentimens qu'inspire la nature,
L'amour est le plus beau, quand la vertu l'épure.

A M E L I E.

Ah ! qu'il connoît assez à quel point il m'est cher !
Pour lui secrettement prévenue, attendrie,
A répondre à ses feux par vous-même enhardie,
Mon cœur avec le sien dès long-tems s'est ouvert.
Vous me l'aviez permis. O ma tendre Cécile !
O vous, ma protectrice & mon unique asyle !
Vos bontés m'arrachant au plus funeste sort
M'ont rendu les parens que me ravit la mort.
Vous faites plus pour moi qu'une sœur, qu'une mère.
Indulgente, attentive à tous mes vœux, hélas !
Vos généreuses mains.—

C E C I L E.

Y pensez-vous, ma chère ?
Eh quoi ! vous me louez ! ne nous aimons-nous pas ?
Tout est dit, D'autres soins ici m'ont amenée :
Je viens pour y conclure enfin votre hyménée.
Je veux, il en est tems, vous donner pour époux
Un amant vertueux & si digne de vous.

A M E L I E.

Qui, moi ? qu'avec le Comte à présent je m'engage ?
Sans fortune, sans nom, par d'imprudens liens
Je le ferois encor déshériter des siens ?
Moi ! je voudrois—

L E C O M T E,

Madame, il n'est point d'avantage
Que je ne sacrifie, & je renonce aux biens—

A M E L I E.

Quand à ce sacrifice un amant se résigne,
Celle qui le permet en est toujours indigne,
Non, jé vous aime trop.

L E C O M T E.

Si je ne consultois

Que mon propre penchant & mes desirs secrets,
Je vous presserois plus de daigner vous y rendre ;
Mais j'hésite, il est vrai, je crains en ce moment
De ne pouvoir vous faire un sort assez brillant.
Mon oncle est vieux, peut-être il vaudroit mieux at-
tendre.

C E C I L E.

Parens durs & cruels qui nous tyrannisez,
Vous en voyez le prix ! Trouvez-vous donc des
charmes

A sécher par avance, à prévenir les larmes
Dont vos tombeaux un jour devoient être arrosés !

(Au Comte.)

Monfieur, vous n'attendrez le trépas de personne
Pour vivre heureux. Je crois que de votre oncle au
plus

Vous pourriez à sa mort avoir cent mille écus ;
C'est où va sa fortune. Eh bien, moi je les donne
En dot à mon amie.—Oui, je rends grace aux Cieux
D'être riche en ce jour, d'avoir en héritage
Eu des biens dont je puis faire un si digne usage.
C'est en les partageant qu'on en jouit le mieux.

A M E L I E.

Tant de bonté m'accable autant qu'elle me flatte.
Vous voulez, malgré moi, me forcer d'être ingrate.
Que faire pour répondre à de si grands bienfaits ?

C E C I L E.

Rien que les accepter, & n'en parler jamais.

A M E L I E.

Non, l'honneur, le devoir me défend l'un & l'autre.
C'est à mon amitié de modérer la vôtre ;

Den arrêter l'excès, sans jamais l'oublier,
De refuser vos dons & de les publier.
Je ne recevrai point.—

CECILE.

Arrêtez, Amélie ;
Vos refus blesseroient le cœur de votre amie.
Hâtons-nous d'assurer votre félicité.

(*A part.*)

Vous savez que bientôt.—Hélas ! trop tôt peut-être !
Il faudra que j'engage aussi ma liberté.
Mais avant de la perdre entre les bras d'un maître,
J'aurai la joie au moins d'en avoir dans ces lieux
Fait un dernier usage en faveur de vous deux.

AMELIE.

Trop généreuse amie !

LE COMTE.

O femme incomparable !
Sexe toujours charmant, & souvent adorable !
(*Ils prennent chacun une main de Cécile, & la baisent avec transport.*)

CECILE.

Modérez ces transports, vous ne me devez rien :
On travaille pour soi lorsque l'on fait le bien.
Aimez-vous, aimez-moi ; c'est le prix qu'ose attendre.—



S C E N E V.

LE COMTE, CECILE, AMELIE, *un Laquais*
du Comte.

LE LAQUAIS.

ILS arrivent, Monsieur ; ils viennent de descendre
Au logis que pour eux on a fait préparer.

LE COMTE à Cécile & à Amélie.
De vous, quelques momens, il faut me séparer ;
Vous me le permettez, Ce sont des Commissaires
Envoyés par la Cour. Je ne tarderai guères

(A Cécile, en baisant la main d'Amélie.)

A venir vous rejoindre. Ah ! Madame, croyez
Qu'à jamais tous les deux nous sommes à vos pieds.



S C E N E VI.

CECILE, AMELIE.

AMELIE.

EH quoi ! vos soupirez ? toujours triste, rêveuse,
Vous faites mon bonheur, & n'êtes pas heureuse ?
Vos larmes, malgré vous, sont prêtes à couler ;
Vous avez des chagrins que vous voulez céler.

CECILE.

Tout le monde a les siens, c'est notre destinée.

A M E L I E.

Et pourquoi dans mon sein craignez-vous d'épancher.
 Ceux qui vous font gémir ? d'où vient me les cacher ?
 Plus que vous-même, hélas ! je suis infortunée,
 Si vous ne les osez confier à ma foi.
 Vous soupçonnez mon cœur, & vous doutez de moi.
 N'est-ce que par des dons qu'on prouve sa tendresse ?
 Ah ! c'est votre douleur, & non votre richesse,
 Que ma vive amitié demande à partager.
 Le récit de vos maux pourroit les soulager.
 Sensible également, notre ame se ressemble ;
 Pour consolation nous pleurerons ensemble.

C E C I L E.

Eh bien, ce sont vos feux, votre ravissement,
 C'est de votre bonheur le spectacle touchant,
 Qui vient de m'attendrir. Ma chère, à cette vûe,
 (Pour le cacher, hélas ! j'ai fait de vains efforts.)
 Mes sens se font troublés, mon ame s'est émue.
 Ah ! je ne goûterai jamais ces doux transports.
 Par des devoirs cruels en tout tems entraînée,
 Je fus à l'infortune en naissant condamnée.

A M E L I E.

Mais si Monsieur d'Olban n'est pas de votre goût,
 Si vous ne l'aimez point, qui vous force après tout
 A l'épouser ? De vous n'êtes-vous pas maîtresse ?

C E C I L E.

Je ne fais : je voudrois remplir les derniers vœux
 D'un époux qui pour moi montra tant de tendresse.
 Avant que pour toujours la mort fermât ses yeux,
 " De mes biens, me dit-il, je vous fais héritière :
 " J'ai pourtant un neveu ; mais Cécile, j'espère
 " Que peut-être à son sort unissant vos destins
 " Vous lui rendrez ces biens que je laisse en vos mains.
 " Puisse mon cher d'Olban vous aimer & vous
 " plaire !"

A M E L I E.

Soit. Mais à vous toucher s'il n'est point parvenu,
Vous n'êtes engagée à rien, la chose est claire.
Au fond de l'Amérique il a long-tems vécu ;
Et rendu misanthrope en ce climat sauvage,
Il en a pris les mœurs.

C E C I L E.

Il n'en est revenu

Qu'afin de m'épouser.

A M E L I E.

Non : sans ce mariage

Ses affaires toujours exigeoient le voyage.

On lui faisoit déjà ce terrible procès—

C E C I L E.

Il en attend la fin, pour presser davantage
Notre union.

A M E L I E.

On dit que pour lui le succès

Semble encor très-douteux.

C E C I L E.

Et moi, j'en répondrais :

Je crois Monsieur d'Olban vraiment irréprochable

Tout son crime est d'avoir réprimé des abus

Qu'il n'eût pu tolérer sans se rendre coupable

Et ses accusateurs sont des fripons connus.

A M E L I E.

N'importe. A-t-il daigné voir seulement un Juge ?

Il a des sentimens bons avant le déluge ;

Mais qui sont à présent un vice capital.

De cet esprit gothique il se trouvera mal.

C E C I L E.

Je ne hais pourtant pas en lui ce caractère,

Il a je ne fais quoi d'assez conforme au mien.

Sa rudesse est l'effet d'une franchise austère,
 S'il n'est homme du monde, il est homme de bien.
 Ainsi qu'envers autrui, pour lui-même rigide,
 Sa vertu sans vernis est âpre, mais solide.
 Je l'estime, & peut-être au gré de son desir
 Eût-il pu m'inspirer un sentiment plus tendre,
 Si mon cœur à l'amour pouvoit encor s'ouvrir.

A M E L I E.

A ce deuil éternel je ne peux rien comprendre ;
 Car de ses soixante ans votre époux approchoit,
 Et c'est un âge enfin si différent du vôtre ;
 Vous n'aviez point du tout été faits l'un pour l'autre.

C E C I L E.

Ma rougeur t'en dit trop : apprends donc un secret
 Qui doit être couvert d'un éternel silence,
 Et qu'à ton amitié je taisois à regret.
 J'ai pleuré mon mari ; mais la reconnoissance,
 Le devoir seuls, ma chère, ont causé ma douleur.
 Quand j'épousai d'Orfeuil, la volonté d'un père
 Me fit de cet hymen un malheur nécessaire :
 On ne donna ma main qu'en déchirant mon cœur.

A M E L I E.

Voilà donc le sujet de la mélancolie
 Dont le sombre nuage obscurcit vos beaux jours.
 Peut-être d'autres feux votre ame alors remplie—

C E C I L E.

Ils ne sont pas éteints, & j'en brûle toujours.
 Quand on aime une fois, n'est-ce pas pour la vie ?
 Je ne suis point coupable. Hélas ! par mes parens
 Cet amour malheureux fut approuvé long-tems.
 Ils étoient établis au sein d'une province,
 Où beaucoup d'habitans encore séparés
 De la Religion, de l'Etat, & du Prince,
 Dans la nuit de l'erreur demeurent égarés.

En vain au changement tout chez nous les invite,
 Ils s'obstinent à suivre une secte proscrite.
 Par hasard avec nous dans la même maison
 Demeuroit un Ministre appelé Lisimon.
 C'étoit un homme droit, simple, aimant sa patrie,
 Zélé pour son parti, l'avouant sans détour.
 Le soin de rendre heureuse une épouse chérie,
 Et d'élever un fils, seul fruit de leur amour,
 Lui faisoit auprès d'eux, dans sa retraite obscure,
 Goûter ce charme doux qu'a toujours la nature :
 Seulement de leurs bras s'arrachant quelquefois
 En des lieux écartés il alloit à ses frères
 Prêcher la patience, & réunir leurs voix
 Pour faire ensemble au Ciel d'innocentes prières.
 S'il n'eût eu des vertus, hélas ! qu'aurions-nous fait ?
 Un Seigneur opulent de notre voisinage,
 Pour qui depuis long-tems mon père travailloit,
 Mourut sans le payer.

A M E L I E.

C'est assez là l'usage

Etabli chez les grands.

C E C I L E.

Tous les biens qu'il laissoit

Etoient substitués. Un héritier avare
 Envers les créanciers usa d'un droit barbare,
 Et leur fit perdre à tous ce qui leur étoit dû.
 Mon père ruiné par ce coup imprévu,
 A ses engagements ne put plus satisfaire.
 Comme il devoit encore le prix de la matière
 Qu'il avoit mise en œuvre, on vint bientôt saisir
 Ses meubles, ses effets, & jusqu'aux outils même
 De sa profession.

A M E L I E.

Vous me faites frémir.

Quoi ! l'on eut, dites-vous, cette rigueur extrême—

C E C I L E.

Pour un pauvre artisan qu'avoient volé des grands.

J'étois bien jeune alors : de ces affreux instans

Je me souviens toujours. Ma mère assise à terre

Pouffoit de longs sanglots ; j'étois sur ses genoux,

Et je pleurois aussi de sa douleur amère.

Mon père seul, debout, l'œil attaché sur nous,

Gardoit, en nous fixant, un silence farouche.

Pas un mot, un soupir n'échappoit de sa bouche :

On eût dit qu'il avoit perdu le sentiment,

Quand Lisimon entra. " J'apprends en ce moment

" Vos malheurs, lui dit-il, consolez-vous, mon frère ;

" Car, pour honorer Dieu de diverses façons,

" Nous n'en sommes pas moins enfans du même père,

" Et ce père commun veut que nous nous aimions.

" Je viens pour vous offrir ce que la Providence

" A mis en mon pouvoir, un asyle & des soins :

" Venez chez moi. Mon sort est loin de l'opulence,

" Mais je peux quelque tems fournir à vos besoins,

" Et nous partagerons le peu que je possède,

" Jusqu'à ce qu'à vos maux trouvant quelque remède,

" En votre ancien état on vous ait rétablis."

En finissant ces mots, qui m'ont été depuis

Répétés tant de fois, ses lèvres me sourirent ;

Il me prit par la main & m'emmena chez lui,

Où mon père & ma mère en pleurant nous suivirent.

A M E L I E.

Ce que vous dites là me paroît inoui.

Quoi ! de tels sentimens ces gens feroient capables ?

On me les avoit peints sous des traits effroyables.

C E C I L E.

On vous trompoit. Contre eux on est trop prévenu ;

En plaignant leurs erreurs, honorons leur vertu.

Il faut être équitable.

A M E L I E.

Achevez, je vous prie,

Un récit qui déjà m'a si fort attendrie.

Que votre état, Madame, étoit triste & touchant !

Parlez : que fit enfin cet homme respectable ?

C E C I L E.

Quoiqu'il fût pauvre aussi, son zèle charitable

Parvint à nous tirer d'un désastre si grand.

Il fit parmi les siens une quête abondante

Qui, pour le réparer, fut plus que suffisante,

Mais de nos bienfaiteurs ne nous séparant plus,

Nous ne fîmes des-lors qu'une même famille,

Et Lisimon sembla m'adopter pour sa fille.

Tandis que mes parens, à l'ouvrage assidus,

Travailloient l'un & l'autre, & par reconnoissance

Tâchoient d'entretenir leurs hôtes dans l'aisance ;

Lisimon m'élevoit avec le jeune André.

C'est ainsi qu'on nommoit son fils, qui de mon âge—

A M E L I E.

J'entends. Un doux penchant—

C E C I L E.

Fut le fatal ouvrage

Du sort contre tous deux en secret conjuré.

Le Ministre entre nous partageoit sa tendresse.

Il n'étoit qu'un seul point où sa délicatesse

De m'instruire à ma mère avoit laissé l'emploi :

C'est la Religion. Quoiqu'il aimât la Sienne,

Il ne m'eût pas voulu faire quitter la mienne.

" Si l'homme, disoit-il, se trompe dans sa foi,

" L'erreur de la naissance, avec le lait sucée,

" Paroîtra devant Dieu plus digne de pardon,

" Que celle que par choix nous aurions embrassée."

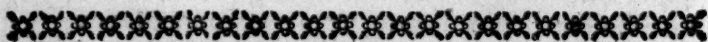
Quant aux leçons de mœurs, de vertu, Lisimon

Nous les donnoit ensemble avec des soins extrêmes,

Et toujours pour tous deux elles étoient les mêmes.

B

Il n'est pas surprenant que par la même main
 Deux cœurs ainsi formés s'attachent à la fin.
 L'amitié, qui d'abord unissoit notre enfance,
 S'accrut avec les ans & fit place à l'amour.
 On approuvoit nos feux, & pour cette alliance
 Nos parens de concert avoient fixé le jour,
 Quand un soudain trépas nous enleva ma mère.
 O mon Dieu ! s'il est vrai que réprouvé du Ciel
 Cet hymen à tes yeux ait paru criminel,
 N'étoit-ce qu'en frappant une tête si chère,
 Que tu pouvois, hélas ! rompre ces tristes nœuds ?
 Que ce coup fut cruel ! Dans le fond de mon ame
 La plaie en saigne encore, & rien jamais—



S C E N E VII.

CECILE, AMELIE, FRONTIN.

FRONTIN à Cécile.

M

Adame,
 Monsieur d'Olban arrive, & je viens en ces lieux
 De voir un de ses gens. Il m'a dit que son maître
 Le suivoit de fort près.

C E C I L E.

Qu'entends-je ? je frémis
 Quoi ! d'Olban ?—

F R O N T I N.

Dans Toulon il est déjà peut-être.

C E C I L E *s'appuyant sur Amélie.*
 Soutiens-moi, je chancelle, & tous mes sens saisis—

A M E L I E.

Vous vous allarmez trop, soyez moins éperdue.

C E C I L E.

C'en est fait, mon amie; oui, oui, je suis perdue.
Il vient pour m'épouser, son procès est fini;
Voici l'instant critique, il faut prendre un parti;
Le tems presse, il le faut. Rentrons, je suis tremblante:
Je ne fais que résoudre, & mon sort m'épouvante.

FIN DU PREMIER ACTE.

A C T E II.

~~~~~

## S C E N E P R E M I E R E.

M. D'OLBAN *seul.*

**E**NFIN, graces au Ciel, contre la race humaine  
 Le sort a pleinement justifié ma haine.  
 Qu'on vienne maintenant blâmer mes noirs chagrins,  
 Et, prenant le parti d'un siècle abominable,  
 Me demander en quoi je le trouve haïssable,  
 Quel outrage il m'a fait, & pourquoi je m'en plains.  
 Ah ! la perversité qui règne sur la terre  
 Est plus grande cent fois que je ne l'avois cru :  
 La gangrene est au cœur, & tout est corrompu.  
 L'équité n'est qu'un nom, l'honneur qu'une chimère,  
 Et la société qu'un amas de brigands,  
 D'effrontés scélérats & de fourbes rampans ;  
 Des vertus qu'il a seul l'honnête homme est victime,  
 Et succombe toujours sous les efforts du crime.

## S C E N E II.

M. D'OLBAN, le Comte D'ANPLACE.

*Le COMTE allant pour l'embrasser.*

**O**UI, le voilà lui-même.—Ah ! c'est de tout mon  
 cœur,  
 Mon cher & digne ami.—



D'OLBAN *se reculant.*

Votre ami ? moi, Monsieur ?  
Non, je n'ai plus d'amis.

LE COMTE.

Que dis-tu ? quel vertige ?  
Ne reconnois-tu pas ?—

D'OLBAN.

Je n'en ai plus, vous dis je.  
Je suis ruiné.

LE COMTE.

Vous ?

D'OLBAN.

Ruiné tout-à-fait.  
Il ne me reste rien, mon désastre est complet.

LE COMTE.

Quoi ! vous êtes jugé ? Votre affaire—

D'OLBAN.

Est au diable.  
Je voudrois que le monde & moi fussions après.

LE COMTE.

Votre procès pourtant sembloit indubitable.

D'OLBAN.

Et l'aurois-je perdu, s'il eût été mauvais ?  
Malheur à l'innocent qui sur son droit se fonde !  
L'injustice à présent est la reine du monde ;  
L'intrigue, l'intérêt en sont le seul ressort,  
Le méchant prête à l'autre un infâme support,  
Et dans ce coupe-gorge où le vice s'accorde,  
Qui n'est fripon, morbleu ! court risqué de la corde.

LE COMTE *en l'embrassant.*

Embrassons-nous, mon cher ; va, crois-moi, ne dis plus

Qu'en ce triste univers il n'est point de vertus.  
Si du reste du monde elles sont exilées,  
Au cœur de ton amante on les voit rassemblées.  
Ah ! ne plains pas ton sort qui doit s'unir au sien ;  
Elle a fait mon bonheur, peux-tu douter du tien ?

D'O L B A N.

Comment ?

LE COMTE *vivement.*

A mon amour elle donne Amélie,  
La dote richement ; de Paris n'est partie  
Qu'afin de m'amener son amie en ces lieux,  
De hâter un hymen où tendoient tous nos vœux,  
De répandre sur nous—

D'O L B A N.

Grace au Ciel ! sur la terre  
Il se fait donc encor quelque bonne action !  
Je ne le croyois pas.

LE COMTE.

Ah ! pour tous deux prospère  
Ce jour verra fans doute une double union ;  
Et tu dois espérer—

D'O L B A N.

O Cécile ! Cécile !  
Vous seule me restez. Votre cœur est l'asyle  
Où, fuyant des humains le commerce fatal,  
Je trouverai le Ciel sur ce globe infernal.  
Vous me pouvez encor faire chérir la vie.  
Mais qui fait après tout ? Je suis si malheureux.—  
Peut-être qu'elle-même.—On vient, c'est Amélie ;  
Je vous quitte.

LE COMTE.

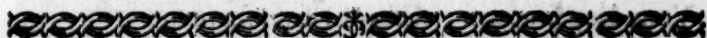
Et pourquoi ? Quel motif à ses yeux  
Te fait——

D'OLBAN.

De mon malheur gardez de lui rien dire.  
Il faut que son amie apprenne tout de moi ;  
Jusq'au fond de son ame alors je saurai lire,  
Je veux voir quel effet——

LE COMTE.

Eh bien, éloigné-toi.  
Elle viendra bientôt ; chez moi va-t-en m'attendre,  
Et j'irai t'avertir.



SCENE III.

LE COMTE, AMELIE.

LE COMTE.

**A** L'ardeur de mes feux  
Rien ne s'oppose plus, & l'amant le plus tendre  
Va donc aussi, Madame, être le plus heureux.  
Un nœud saint doit bientôt nous unir l'un & l'autre,  
Et mon bonheur aura sa source dans le vôtre.

AMELIE.

Ah ! Monsieur, ce bonheur que nous nous promettons,  
Sera toujours pour moi mélangé d'amertume,  
Tant que je verrai celle à qui nous le devons,  
En proie à des chagrins dont l'excès la consume.

## LE COMTE.

Et quel peut donc, Madame, en être le sujet ?  
Je vois que la fortune, ainsi que la nature,  
De bienfaits à l'envi la comblent sans mesure.

## A M E L I E.

Le sort sur tant de dons verse un poison secret.  
Cécile de son cœur m'a confié les peines,  
L'hymen n'a plus pour lui que d'odieuses chaînes ;  
Et de Monsieur d'Olban la poursuite & l'amour  
Sont de tous ses tourmens le plus grand en ce jour.  
C'est un fardeau cruel dont son ame oppressée  
N'a pas la force encore de se débarrasser.  
Rendons-lui ce service : il vous faut efforcer  
De résoudre d'Olban à changer de pensée.  
Vous êtes son ami ; dites-lui franchement  
Qu'il ne doit plus songer à cet engagement.  
L'honnête homme jamais ne peut trouver de charmes  
A des nœuds qu'une femme arrose de ses larmes.  
Dites-lui —

## LE COMTE.

Moi, Madame ? Y pensez-vous, hélas !  
Qu'au sein de mon ami je porte le trépas ?  
Que dans le désespoir je plonge un misérable —  
Que peut être déjà trop d'infortune accable ?  
Ah ! que m'apprenez-vous ? elle ne l'aime pas !  
Ciel ! voilà le seul coup qui lui restoit à craindre.  
O malheureux ami !

## A M E L I E.

Cécile est plus à plaindre.  
En un mot, il le faut ; ne perdez point de tems.  
Elle est encore livrée au trouble de ses sens ;  
Mais c'est à nous d'agir, &, sans qu'elle le sache,  
Je veux qu'à cet état notre amitié l'arrache.  
Je la vois ; laissez-nous, & courez la servir.



LE COMTE *en s'en allant, tandis qu'Amélie va au-devant de Cécile.*

Non, cet ordre est trop dur, je ne puis le remplir.  
Je ne porterai point cette affreuse nouvelle,  
Il recevra trop tôt son atteinte mortelle.



## S C E N E IV.

A M E L I E, C E C I L E.

C E C I L E.

**I**L est donc arrivé ! l'on n'en peut plus douter,  
Mais il vient vainement, je suis déterminée ;  
Oui, je le suis enfin. Contre cet hyménée  
Je sens plus que jamais mon cœur se revolter.  
Je ne puis : sur ma main qu'il cesse de compter.  
Je lui découvrirai les secrets de mon ame.  
Il verra qu'attachée à sa première flamme,  
Par un charme plus fort que le tems & que moi,  
Elle est, mon cher André, toujours pleine de toi !

A M E L I E.

Ah ! tant d'amour, Madame, une ardeur si constante,  
Méritoient que le Ciel les vît d'un œil plus doux.  
Tout étoit arrêté ; vous touchiez, disiez-vous,  
Au moment de former cette union charmante.  
Par quel fatal caprice, ou quel destin jaloux  
Des nœuds, qu'avant sa mort approuvoit votre mère,  
Furent-ils tout-à-coup brisés sur son cercueil ?

C E C I L E.

Dieu, Dieu sans doute alors voulut dans sa colère  
Me frapper à la fois d'une double manière.  
Quand nous eûmes passé quelques mois dans le deuil,  
Mon amant de nouveau sollicita mon père

De le nommer enfin son fils & mon époux.  
 Mais quel fut notre état, & que devînmes-nous,  
 Lorsqu'on nous annonça que de la Providence  
 L'ordre supérieur trompoit notre espérance ;  
 Qu'un obstacle éternel tous deux nous séparoit !  
 C'est au lit de la mort, que changeant de pensée  
 Ma mère avoit dicté ce redoutable Arrêt.  
 Soit qu'à ce changement elle eût été poussée  
 Par celui dont alors le zèle l'assistoit ;  
 Soit qu'il fût simplement l'effet de la foiblesse,  
 De la crainte ordinaire à ces derniers momens,  
 Elle eut peur que l'amour n'égarât ma jeunesse :  
 Elle crut mon salut en des périls trop grands,  
 Qu'un époux élevé dans une autre croyance  
 Peut être en ses erreurs m'entraîneroit aussi.  
 En un mot elle fit jurer à son mari  
 Qu'il ne souffriroit point une telle alliance.  
 Entre ses bras glacés mon père gémissant  
 Avoit fait, malgré lui, ce serment déplorable ;  
 Il répandit des pleurs en nous le déclarant,  
 Mais l'arrêt n'en resta pas moins irrévocable.

## A M E L I E.

Et sans doute qu'ensuite il fallut vous quitter.  
 Je vois quel désespoir dut alors éclater.

## C E C I L E.

Celui de nos parens étoit égal au nôtre.  
 Tous serrés, confondus dans les bras l'un de l'autre,  
 Nous répétant cent fois nos funestes adieux,  
 Voulant nous séparer, nous embrassant encore ;  
 Ce spectacle toujours est présent à mes yeux,  
 Et nourrit dans mon cœur l'ennui qui le dévore.

## A M E L I E.

Que devinrent enfin ces hôtes si chéris ?  
 En quels lieux—

## C E C I L E.

Lisimon, son épouse &amp; leur fils

Dans un hameau voisin d'abord se retirèrent.  
Et du pays bientôt tout-à-fait s'éloignèrent.  
Vers ce tems-là d'Orfeuil, revenant de Cadix,  
Passa par la Rochelle, & s'en vint chez mon père  
Commander quelque ouvrage. Il m'y vit ; je lui plus,  
Quoique je fusse alors loin de songer à plaire.  
On conclut mon hymen ; & je m'y résolus,  
Parce que je voyois toucher à la vieillesse  
Mon père dont le sort allarmoît ma tendresse  
Mais de mon sacrifice, hélas ! il jouit peu.  
A peine il m'avoit vu former ce triste nœud,  
Que s'allant au tombeau réunir à ma mère,  
Sans regrets, dans mes bras, il finit sa carrière.  
Heureuse ! si plutôt la mort tranchant mes jours,  
De mes longues douleurs eût abrégé le cours !

## A M E L I E.

O femme vertueuse autant qu'infortunée !  
Quel modèle accompli le Ciel nous offre en vous !  
Toujours à votre sort soumise & resignée,  
Vous n'avez pas moins fait le bonheur de l'époux  
A qui vous gémissiez de vous voir enchaînée.

## C E C I L E.

Ah ! tu ne conçois pas quels tourmens j'ai soufferts.  
Que l'hymen est affreux, quand détestant nos fers,  
Martyres d'une chaîne, à des amans si douce,  
Dans les bras d'un mari que notre cœur repousse,  
Son amour nous accable, & qu'il faut par devoir  
Feindre des sentimens que l'on ne peut avoir !  
Oui, je puis l'attester, d'une femme sensible,  
En des liens pareils, le destin est horrible ;  
Et tout ce que pour nous la vertu fait alors,  
C'est que dans cet enfer nous sommes sans remords.

A M E L I E.

Et depuis n'avez-vous point eu quelque nouvelle  
Du malheureux André, de ces dignes parens ?

C E C I L E.

Non. Puiffe, hélas ! de Dieu la bonté paternelle  
Avoir versé sur eux ses bienfaits les plus grands !  
Puiffes-tu, cher amant, moins tendre & plus tran-  
quille,

Ne te plus souvenir de ta triste Cécile,  
Et loin d'elle goûter ce repos, ce bonheur  
Que jamais loin de toi ne trouvera mon cœur !

A M E L I E.

Comment ? Vous ignorez quel destin——

C E C I L E.

Je l'ignore,  
Et mes cuifans chagrins en redoublent encore.  
Quand mon époux vivoit, il ne convenoit pas  
Que je m'en informasse, & depuis son trépas  
J'ai pris pour le favoir une inutile peine.  
Voici près de deux ans que ma recherche est vaine.  
Ils sont allés peut-être en de lointains climats :  
Peut-être ils ne sont plus : enfin je désespère  
De jamais sur leur sort avoir plus de lumière.

A M E L I E.

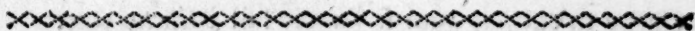
Que savez-vous ? Souvent ce que n'ont pu nos soins,  
Le hasard le produit, lorsqu'on l'attend le moins.  
Il est possible encor——

C E C I L E.

Non, ma chère Amélie,  
Tu ne verras mes maux finir qu'avec ma vie.  
Va, je ne m'attends point à jamais le revoir.  
A de nouveaux liens si sa main se refuse,  
Ne crois pas que ce soit dans ce frivole espoir,



Ni qu'à ce point, hélas ! je me flatte & m'abuse.  
Mais libre maintenant, n'obéissant qu'à moi,  
Sans un crime réel puis-je engager ma foi,  
Lorsqu'aux pieds des autels je sentirois mon ame,  
Démentant mes sermens, brûler d'un autre flamme ?  
Non, non, Monsieur d'Olban, il n'y faut plus songer.  
Par vertu, par devoir, par égard pour vous-même,  
Je ne peux—le voici. Qu'il vienne me juger,  
Qu'il voie & qu'il prononce. Ah ! s'il est vrai qu'il  
m'aime,  
Répondre à ses desirs ce seroit l'outrager.



## S C E N E V.

CECILE, AMELIE, M. D'OLBAN.

D'O L B A N à *Cécile*.

J E crois que mon aspect doit ici vous surprendre,  
Madame, & j'avouïrai que je ne comptois pas  
Moi-même de si près suivre à Toulon vos pas.  
Dans ce siècle pourtant à tout il faut s'attendre.

C E C I L E.

On a donc à la fin jugé votre procès,  
Et vous nous en venez annoncer le succès.  
Il est gagné sans doute.

D'O L B A N.

Il est perdu, Madame,  
Perdu tout d'une voix. Vous ne l'auriez pas cru ?  
C'est bien peut-être aussi l'Arrêt le plus infâme  
Le plus impertinent qu'on ait jamais rendu.

Des fripons qu'on devoit pendre en bon Justice,  
 Dont je n'ai pas voulu devenir le complice,  
 Que l'on connoît par-tout pour de francs scélérats,  
 Eh bien, ils sont absous, & c'est moi qu'on condamne.  
 Tout ce qu'ont de ressorts l'intrigue, la chicane,  
 Ce que peut la faveur, (& l'on n'en manque pas  
 Quand on a de l'argent ; les protecteurs s'achètent,  
 Et sans honte à présent à l'enchère se mettent) :  
 J'ai tout eu contre moi. Je me vois ruiné,  
 Je suis indignement opprimé, condamné :  
 Pourquoi ? pour avoir fait ma charge avec courage ;  
 Pour m'être soulevé contre le brigandage  
 De coquins sur lesquels je dus avoir les yeux.  
 On ne m'eût pas puni si j'avois fait comme eux.

A M E L I E.

Quoi ! Monsieur ? tous vos biens, cette fortune im-  
 mense—

D' O L B A N.

En d'autres mains, Madame, elle passe à présent.

C E C I L E.

Le Jugement du moins n'est-il pas infamant ?  
 Etes-vous flétri ?

D' O L B A N.

Non ; c'est une inconséquence.

Mais ils vouloient mon bien, les scélérats l'ont pris,  
 Et m'ont laissé l'honneur, dont ils n'avoient que faire.  
 Que m'importe, après tout, cette vaine chimère,  
 Ce renom dont on est si follement épris ?  
 L'honneur réside en nous, & non dans ce que pense  
 Un monde sot, méchant, dont toujours l'ignorance,  
 Le caprice ou l'erreur guident l'opinion ;  
 Que loue aveuglément & blâme sans raison.  
 Ah ! l'homme vertueux, le sage véritable,  
 Qui connoît une fois ce public méprisable,

Apprend à se passer de réputation,  
Ou dans son propre cœur il établit la sienne.  
Après ce que j'éprouve, après ce que je voi,  
Il me suffit d'avoir votre estime & la mienne;  
Le reste des humains n'existe plus pour moi.

## C E C I L E.

N'en doutez pas, Monsieur; je vous rends la justice  
Qu'on vous devoit ailleurs. Quelquefois l'artifice  
Aux yeux des Magistrats cache la vérité;  
Ils jugent mal souvent avec de l'équité.

## D ' O L B A N.

Eh non, il n'en est plus dans le siècle où nous sommes;  
Madame, vous jugez trop bien de tous les hommes.  
Les cruels m'ont appris à penser autrement.  
Ils sont tous faux, pervers, faits de la même fange;  
On les connoît sur-tout alors que le sort change.  
Mes amis m'entouroient, quand de ce Jugement  
On m'est venu porter la fatale nouvelle:  
Aussi-tôt chacun d'eux m'embrasse tristement,  
M'assure de nouveau d'une amitié fidele,  
Crie à l'iniquité, plaint mon fort & s'enfuit.  
Je retourne chez eux, leur portier m'éconduit;  
Je les vois dans la rue, ils détournent la tête,  
Et redoublent le pas, quand près d'eux je m'arrête.  
C'est ainsi qu'est le monde; ah! je le connois bien!  
L'on offre tout à ceux qui n'ont besoin de rien:  
Mais pour les malheureux, ils ne trouvent personne,  
Une pitié stérile est tout ce qu'on leur donne;  
On les plaint froidement, encore est-ce de loin;  
De leurs maux qu'on néglige on craint d'être témoin;  
Enfin la solitude autour d'eux est affreuse,  
Comme si leur approche étoit contagieuse.

## C E C I L E.

Cette inhumanité n'est pas dans tous les cœurs.  
 Non, Monsieur ; si l'on voit des gens durs, inflexibles,  
 Il est pourtant encore quelques âmes sensibles,  
 Qui, des infortunés partageant les douleurs,  
 Recueillent leurs soupirs & tarissent leurs pleurs.  
 Vous avez des amis, peut-être plus solides,  
 Qui se croiront heureux, si vous leur permettez——

## D' O L B A N.

Madame, il est trop vrai, vous seule me restez.  
 Environné par-tout de méchans, de perfides,  
 Vous êtes mon refuge & mon dernier recours.  
 Vous allez décider du destin de mes jours,  
 Et finir pour jamais ou combler ma misère.  
 Je ne vous dirai plus combien vous m'êtes chère ;  
 Vous le savez assez. Avant ce coup fatal,  
 Tandis qu'à votre bien le mien étoit égal,  
 Brûlant à vos genoux de l'amour le plus tendre,  
 Je briguois une main, à laquelle en mourant  
 Votre mari daigna m'ordonner de prétendre.  
 Ma fortune est changée, & je suis maintenant  
 Par un revers affreux réduit à l'indigence :  
 Mais le sort ne m'a point fait changer avec lui.  
 Comme autrefois je fus riche sans insolence,  
 Je saurai sans bassesse être pauvre aujourd'hui.  
 Je viens vous déclarer qu'ici mon infortune  
 Ne doit auprès de vous rien faire en ma faveur ;  
 Car votre âme n'est pas de la trempe commune,  
 Et je ne vous veux point devoir à mon malheur.  
 Oubliez qu'un époux, dont vous étiez chérie,  
 Souhaita cet hymen en finissant sa vie ;  
 Oubliez que sans vous je devois hériter  
 Des biens dont son amour vous a seule enrichie :  
 Ce n'est que votre cœur qu'il vous faut consulter.  
 Gardez que la pitié sur-tout s'y fasse entendre,  
 Je n'en ai pas besoin. Si vous ne trouvez point  
 Dans le fond de votre âme un sentiment plus tendre ;



Si l'amour à l'estime en effet ne s'y joint,  
 A vous, à votre main, Madame, je renonce.  
 Je reviendrai bientôt savoir votre réponse ;  
 Adieu, consultez-vous, je vous laisse y songer.

~~~~~

S C E N E VI.

~~~~~  
 CECILE, AMELIE.

~~~~~  
 C E C I L E.

EH bien, ma chère, eh bien, suis-je assez malheureuse ?

Vois l'abîme où le sort vient de me replonger.

A M E L I E.

A vous persécuter sa constance est affreuse ;

Mais—

C E C I L E.

Il est ruiné !

A M E L I E.

Dans son adversité

On peut le secourir, sans qu'il faille—

C E C I L E.

Que faire ?

Il n'a plus rien ; je suis sa ressource dernière !

A M E L I E.

J'apperois un forçat qui vient de ce côté ;

Retirons-nous, Madame.

C E C I L E.

O ma chère Amélie !

Pense à ce malheureux : le voilà ruiné.

Veux-tu qu'en cet état il soit abandonné ?

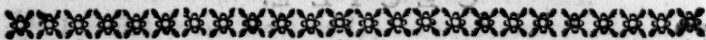
C

A M E L I E.

Non, il est des moyens—mais rentrons, je vous prie.
 Voyez, cet homme approche, il a quelque dessein.
 Nos gens sont éloignés. Pardonnez ma faiblesse ;
 De ma frayeur ici je ne suis pas maîtresse.

C E C I L E.

Oui, rentrons. Ah ! quel coup ! quel étrange dessein !
 Est-ce donc peu, mon Dieu, du malheur qui m'op-
 prime !
 Et des malheurs d'autrui dois-je être encor victime ?



S C E N E VII.

A N D R E *seul.*

LES voilà qui s'en vont ! elles semblent me fuir !
 L'épouvante à ma vue a paru les saisir,
 Et mon abord ici fait qu'elles se retirent.
 Je ne puis les blâmer : leur crainte est juste, hélas !
 Enchaîné, confondu parmi des scélérats,
 Je partage l'horreur & l'effroi qu'ils inspirent.—
 Ah ! je m'y suis mal pris. Près d'elles je devois
 Par quelqu'un de leurs gens tâcher d'avoir accès.
 Mon malheur, mes soupirs les toucheront peut-être.
 Les femmes ont le cœur tendre, compatissant ;
 Pour les sentimens doux ce sékel paroît naître,
 Et formé pour aimer, s'attendroit aisément.
 O digne & triste objet d'une funeste flamme !
 Vous, dont le souvenir vit toujours dans mon ame !
 Pour qui je brûle encore de cette même ardeur,
 De ce feu qui jadis nous charmoit l'un & l'autre,

Quand nous pensions toucher au comble du bonheur ;
Que ne puis-je en ces lieux trouver dans quelque cœur
La sensibilité qui régnoit dans le votre,
Sa bonté généreuse, & son humanité !

L'auriez-vous dit, hélas ! vertueuse Cécile !
(Pardonnez, si ce nom si cher, si respecté
M'échappe dans un lieu par l'opprobre habité.)
L'auriez-vous dit, qu'un jour la chaîne la plus vile ?—
Sort injuste & barbare, avois-je mérité ?—
Hélas ! dans mes malheurs j'aurois plus de constance,
Si le Ciel sur moi seul épuisoit sa vengeance.
Peut-être un fort pareil accable mes parens.
Soulagez-les, mon Dieu !—s'ils sont encor vivans.

Je mouille en vain ces bords de mes larmes amères,
Et l'heure me rappelle au vaisseau détesté,
A ce vaisseau de honte & de calamité.
Allons : mais si je vois sortir ces étrangères,
J'irai prier alors quelqu'un de leurs valets,
Pour qu'il veuille à leurs pieds conduire un misérable ;
J'y mettrai ma douleur, mes peines, mes souhaits ;
Elles auront pitié du destin qui m'accable.

Oui, par un doux espoir je me sens consolé.
Si jamais la nature à leur cœur a parlé,
Et s'il connoit l'amour d'un père ou d'une mère,
Elles ne pourront pas rebuter ma prière.

FIN DU SECOND ACTE.

A C T E III.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, AMELIE.

LE COMTE.

Ainsi donc son esprit indécis, incertain,
A rendre heureux d'Olban se résoudra peut-être ?
Puisse-t-elle embrasser ce généreux dessein !
Ah ! mon bonhour seroit aussi grand qu'il peut l'être,
Si nous allions ce soir tous ensemble à l'autel
Former d'un double hymen le lien solennel.

AMELIE.

Ne vous en flattez pas, Monsieur. Cette journée
De d'Olban en effet pourra voir l'hyménée :
Mais pour le notre. —

LE COMTE.

Eh bien ?

AMELIE.

Il ne peut s'accomplir.

Du moins nous sommes loin encore. —

LE COMTE.

O Ciel ! qu'entends-je ?

Et d'où vient tout-à-coup ce changement étrange ?

Madame, quel motif ? —

A M E L I E.

Vous devez le sentir.

La raison, ce me semble, à trouver est facile.
 Votre ami n'a plus rien. S'il épouse Cécile,
 Convient il d'accepter le don qu'elle nous fait ?
 Je vous demande, à vous, si l'honneur le permet.
 Sa fortune aux deux tiers se trouveroit réduite,
 Et ce seroit trop peu pour son nouvel état ;
 Elle ne pourroit plus y vivre avec éclat.
 Et d'ailleurs ses enfans nous viendroient par la suite
 Reprocher.—En un mot vous devez, comme moi,
 Voir combien de raisons.—

L E C O M T E.

Oui, Madame, je voi.

Que mon bonheur s'éloigne, & que ma flamme aug-
 mente.

En me désespérant, votre vertu m'enchanté.

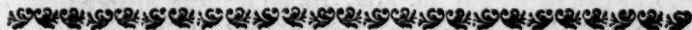
Il faut.—

A M E L I E.

Cécile approche. Allez ; dans un moment
 J'irai vous informer du parti qu'elle prend.

L E C O M T E.

Le bonheur d'un ami détruit le mien ; n'importe.
 Madame, en sa faveur daignez solliciter,
 Je vous en prie encor.



S C E N E II.

C E C I L E, A M E L I E.

C E C I L E.

VIENS me féliciter
 Du triomphe qu'enfin sur mon cœur je remporte.

J'épouserai d'Olban. Je l'ai fait avertir ;
 Pour avoir ma réponse il doit bientôt venir ;
 Elle est prête, & je vais lui donner ma parole.
 Une seconde fois, ma chère, je m'immole.

A M E L I E.

Hélas ! qu'un tel parti doit vous avoir coûté !

C E C I L E.

J'ai combattu beaucoup, j'ai long-tems résisté.
 J'étois au désespoir, & d'un effort semblable
 Je ne croyois jamais que serois capable.
 A la fin relevant mes esprits abattus,
 Le courage, Amélie, a repris le dessus.
 Contre ma passion mon ame s'est roidie.
 Je crois, d'un nouvel être animée & saisie,
 Sentir de la vertu l'enthousiasme heureux.
 Suivons, puisqu'il le faut, un devoir rigoureux :
 Nous n'avons qu'un instant à rester sur la terre,
 Dans cet instant du moins au Ciel tâchons de plaire.
 Qu'une si courte vie a pourtant de douleurs !
 Elle est longue pour qui la passe dans les pleurs.

A M E L I E.

Vous n'en verserez plus. Non, ma chère Cécile,
 Puisqu'enfin.—

C E C I L E.

Je ne fais, mais je l'ose espérer.
 Il me semble déjà que je suis plus tranquille.
 Mon cœur moins agité commence à respirer ;
 De ce calme subit moi-même je m'étonne.

A M E L I E.

Tel est de la vertu le naturel effet.
 Au plus grand sacrifice, alors qu'elle l'ordonne,
 Elle attache toujours un charme, un prix secret.

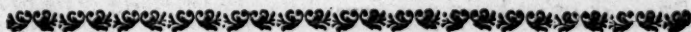
Vous avez triomphé de la funeste flamme
Dont vos sens. —

C E C I L E.

Que dis-tu ? moi ? je n'ai plus d'amour ?
André ne m'est plus cher ? Ah ! peut-être mon ame
Jamais de tant de feux n'a brûlé qu'en ce jour.
Avec le même excès je l'aime, je l'adore.
Je trouve du plaisir, en me sacrifiant,
A penser que de lui je suis plus digne encore.
A ma place, me dis-je, il en feroit autant,
Et cette douce idée en secret m'encourage,
Console mon esprit, l'affermir davantage.
Tu ne l'as pas connu, cet amant généreux,
Tu ne fais pas combien il étoit vertueux.

A M E L I E.

Voici Monsieur d'Olban, Madame ; je vous quitte.
Souffrez que sans tarder le Comte apprenne aussi
Que vous allez enfin rendre heureux son ami.
Je cours l'en informer.



S C E N E III.

CECILE, M. D'OLBAN.

C E C I L E.

QUOI ! je suis interdite !
En le voyant déjà je commence à trembler ! —
Remettons-nous, il n'est plus tems de reculer.

D'OLBAN.

A vos ordres, Madame, empressé de me rendre,
Plein de crainte & d'espoir, je viens enfin apprendre
Ce que vous daignerez ordonner de mon sort.

CECILE.

Si ma main—en effet peut le rendre propice—
Elle est à vous, Monsieur; que l'hymen nous unisse.

D'OLBAN lui baisant la main avec transport.

Ah ! que je la reçois, Madame, avec transport !
De ma félicité mon ame est enivrée.
Mes destins sont changés. Cette main adorée
Efface tous les maux que les hommes m'ont faits.
Je leur pardonne tout. Qu'importe désormais
Que le crime à mes yeux couvre par-tout la terre ?
A la vertu du moins il reste un sanctuaire,
Votre cœur est son temple, & je vais l'habiter.

CECILE.

Vous savez l'amitié que j'ai pour Amélie.
D'une part de mes biens j'ai voulu la doter,
Afin qu'avec le Comte elle pût être unie.
Mais il m'en reste assez.—

D'OLBAN.

Eh ! que me parlez-vous
De fortune, de biens ? Je les méprise tous.
Par ce don généreux, en faveur d'une amie,
A mes regards encor vous êtes enrichie.
Le Comte aussi m'est cher, & sans doute il m'est doux
De voir que nous allons tous être heureux ensemble,
Ah ! puisqu'ici du Ciel la bonté nous rassemble,
Daignez céder, Madame, à notre empressement,
Et qu'à jamais béni par les uns & les autres
Ce jour fixe à la fois leurs destins & les nôtres !

CECILE.

Vous avez ma parole, & je dois maintenant
Régler mes volontés, mes desirs sur les vôtres.

Arrangez tout, Monsieur, marquez l'heure & l'instant,
Mon devoir vous répond de mon consentement.

D'O L B A N.

Je vais chercher le Comte, & je cours aux Notaires
Faire avec lui dresser les actes nécessaires.

Je défie à présent la malice du sort,
Et malgré mon naufrage enfin je touche au port.
Voyons si le malheur, s'obstinant à me suivre,
Jusques entre vos bras osera me poursuivre.

S C E N E IV.

C E C I L E *seule.*

ENTRE mes bras !—Pour lui ces bras vont donc
s'ouvrir !

Un nœud indissoluble avec lui va m'unir !

On a pu m'arracher cette promesse affreuse !

Qu'ai-je fait ? qu'ai-je dit ? est-il vrai, malheureuse—

Eh bien, oui, cher amant, il recevra ma foi ;

Mais l'amour, mais le cœur seront toujours à toi.

Je vais dans les regrets finir ma triste vie :

Me punisse le Ciel, si jamais je t'oublie !

Ma consolation, mon unique plaisir,

Mon emploi le plus doux, jusqu'à ce que je meure,

Seront de conserver ton tendre souvenir,

De m'occuper de toi, d'y songer à toute heure,

De gémir en secret sur la fatalité

Qui, ne permettant pas qu'on trouvât ta retraite,

Rendit vaine par-tout ma recherche inquiète.

Sur quels bords inconnus le sort t'a-t-il porté ?

Dans quels bois, quels déserts te caches-tu, barbare ?

Quels pays, quelle mer maintenant nous sépare ?

Que ne viens-tu ?—Mais non, non, reste désormais ;
 Quelque part que tu sois, ah ! ne reviens jamais,
 Tu reviendrais trop tard !—Où donc est Amélie ?
 D'où vient que—mais c'est elle.



S C E N E V.

CECILE, AMELIE.

CECILE *courant se jeter dans les bras d'Amélie.*

IL est fait, mon amie,
 Ce cruel sacrifice ! il est fait, j'ai promis.
 Peux-tu m'abandonner dans l'état où je suis ?

A M E L I E.

Eh ! quoi ? je vous retrouve affligée, abattue ?
 Madame, en vous quittant dois je m'être attendue
 A ce prompt changement ? Tout-à-l'heure à vous voir
 On eût dit—

C E C I L E.

Je tâchois de m'aveugler moi-même.
 J'espérois (fol espoir d'une douleur extrême !)
 Me donner de la force, en feignant d'en avoir.
 Je m'étois étourdie, & ce moment d'yvresse
 M'a mieux livrée ensuite à toute ma foiblesse.
 Je l'épouse ce soir !—Nous irons toutes deux
 Former en même tems ces redoutables nœuds.
 Mais quelle différence, hélas !

A M E L I E.

Chère Cécile,
 Vous connoissez combien je fus toujours docile

A céder à vos vœux, à suivre en tout vos loix.
Je voudrois à mon tour demander une grace.

C E C I L E.

Parle; tu me connois; que faut-il que je fasse?

A M E L I E.

Je crains de vous déplaire, & pourtant je le dois;
Ne me refusez pas.

C E C I L E.

Ton doute seul m'offense,
A tout ce que tu veux je m'engage d'avance.

A M E L I E.

Daignez donc consentir que du Comte & de moi
Pour quelque tems encor l'union se diffère.
Son oncle ne peut pas pousser loin sa carrière;
Nous attendrons sa mort.

C E C I L E *tristement.*

Je vous entends, je voi
Que vous vous repentez de m'avoir obligée,
Et que mes dons pour vous sont un poids odieux.
Il vous tarde déjà d'en être déchargée.

A M E L I E.

De mes vrais sentimens, Madame, jugez mieux.
Pensez que ce matin avec reconnoissance
J'acceptois vos bienfaits. Tout a changé depuis.
Par un coup imprévu nos projets sont détruits.
L'époux que vous prenez fait une perte immense;
Il se voit ruiné, nous l'apprenons de lui,
Et vous ne seriez plus assez riche—

C E C I L E.

Poursui,

Achève d'accabler une amie éplorée.
Ingrate!—épargne-moi. Va, ta barbare main

N'a pas besoin encor de déchirer mon sein ;
Va, je ne suis déjà que trop désespérée.

(D'un ton ferme & absolu.)

Gardez de persister dans ce cruel refus ;
Je veux bien l'oublier, mais ne m'en parlez plus.

(Amélie l'embrasse tendrement.)

Prépare-moi plutôt à cet hymen funeste,
Tâche de ranimer la force qui me reste.
Je serai près de toi. L'aspect de ton bonheur,
Quand je tendrai mes mains au nœud que je deteste,
De ce moment peut-être affoiblira l'horreur.

A M E L I E.

Espérez plus ; le Ciel vous fit trop vertueuse
Pour ne pas à la fin devoir vous rendre heureuse.
Vous estimez d'Olban. L'habitude, le tems
Feront naître pour lui de plus doux sentimens,
Et l'on vient quelquefois à trouver mille charmes
Aux suites d'un hymen commencé dans les larmes.
Peut-être pourrez-vous oublier.—

C E C I L E.

Non, jamais.

De cet amant chéri je vois toujours les traits,
Je ne peux un moment écarter son image.
Veux-tu que je te dise encore davantage ?
A présent même, hélas ! il me semble le voir,
Me reprochant déjà mon nouveau mariage,
Mettre à mes pieds ici ses pleurs, son desespoir.
Je ne sais quelle voix dans le fond de mon ame
Semble crier : “ arrête, il vient, il est tout près.
“ L'éclat de la vertu relève ses attraits,
“ Garde-toi d'achever & de trahir sa flamme ! ”
Oui, tu peux me blâmer, mais ce pressentiment
Me tourmente avec force, il me trouble & m'accable.
Je crois qu'il sera vrai. Tu verras sûrement,
Dès que j'aurai formé ce lien déplorable,

Tu verras le destin me ramener André ;
Je le retrouverai, ma chère, & j'en mourrai.

A M E L I E.

Eh ! pourquoi voulez-vous grossir ainsi vos peines
Par des illusions si tristes & si vaines ?

Que sert de se flatter ? tant de soins superflus
Vous annoncent assez que sans doute il n'est plus.
S'il vivoit ; tiendrait-il sa demeure cachée ?

Non ; lui-même au contraire il vous auroit cherchée.
Rempli d'un juste espoir à la mort de d'Orfeuil,
Vous l'eussiez vu courir—

C E C I L E, *en pleurant.*

Ah ! c'est donc à sa cendre
Que je donne les pleurs que tu me vois répandre.
Je reprends un mari, quand peut-être au cercueil
Enfermé dès long-tems.—O cher André, pardonne !
Son malheur m'y contraint, le devoir me l'ordonne.
Mais Dieu m'en est témoin, si je t'avois revu,
A mes tendres desirs si le Ciel t'eût rendu,
Cette main t'attendoit, & la nature entière
N'auroit entre nous deux pû mettre de barrière.

S C E N E VI.

C E C I L E, A M E L I E, F R O N T I N.

F R O N T I N, à Cécile.

M Adame, un des forçats qui sont là sur ce bord,
Demande à vous parler. Il m'a vû près du port,
Et m'est venu prier d'une façon touchante
De tâcher d'obtenir cette grâce de vous.

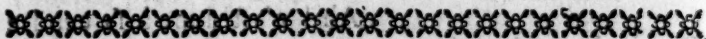
Il a pour un coquin l'air honnête & bien doux.
 Je m'en suis informé, tout le monde le vante,
 On dit que dans la ville il est considéré,
 Et, si vous permettez, je vous l'amènerai.
 C'est un galérien d'une espèce nouvelle.

CECILE.

Qu'il vienne.

AMELIE *au laquais.*

Cependant ne vous éloignez pas.
 Tenez-vous près d'ici, pour que, si l'on appelle,
 Vous veniez aussi-tôt.



S C E N E VII.

CECILE, AMELIE, ANDRE.

AMELIE.

JE fais très-peu de cas
 De tous ces gens de bien convertis aux galères.
 Je ne fais s'il s'en trouve, au moins je n'y erois guères.
 J'apperçois ce forçat. C'est le même, je croi,
 Qui venoit ce matin.

CECILE.

Sa démarche est timide,
 Il s'avance à pas lents.

ANDRE.

(S'arrêtant dans l'enfoncement du théâtre.)

O mon Dieu, sois mon guide !
 En vain je parlerai, si tu n'agis pour moi.

Commande que leur cœur à ma voix s'attendrisse ;
Que la compassion le touche & le remplisse !

CECILE *tirant sa bourse, & y prenant de l'argent.*
C'est un infortuné. Faut-il être inhumains
Parce qu'il fut coupable ? Il n'est que plus à plaindre.
Et je veux l'assister.

A M E L I E *à André qui se tient éloigné.*
Approchez sans rien craindre.

CECILE *lui présentant de l'argent.*
Tenez ; que ce secours soulage vos destins !

A N D R E *se reculant sans prendre l'argent, & levant les mains au ciel.*

Vous m'exaucez, mon Dieu ! je trouve enfin une ame
Sensible à mes douleurs.

(Puis s'avancant vers Cécile, les yeux baissés & dans une posture suppliante.)

Oui, sans doute, Madame,
Vous les pouvez finir.—Je suis trop malheureux
Pour qu'à mes maux ici l'argent puisse rien faire.
Ce sont d'autres bontés, Madame, que j'espère ;
C'est un bienfait plus grand & des soins généreux
Que je viens implorer. J'eus un père, une mère—
Hélas ! les ai-je encore ?—Un silence profond
Me laisse dès long-tems ignorer ce qu'ils font.
S'ils vivent, leur misère est sûrement extrême.
Vous êtes, m'a-t-on dit, de la Province même.
Où je crois que peut-être ils ont pu retourner.
Si par d'heureux hasards ou des soins charitables
Vous découvrez un jour ces parens déplorables,
Madame, daignez prendre & leur faire donner
Cet argent amassé par un travail pénible :
Faites-leur dire, hélas ! qu'à son sort peu sensible,

Leur fils ne pleure ici, ne gémit que sur eux,
Et qu'au milieu des fers, sur ce rivage affreux,
J'offre mes maux au Ciel, je l'implore sans cesse
Pour qu'au moins l'infortune épargne leur vieillesse.

CECILE *ayant pris la bourse que lui présente le Galérien,
& regardant Amélie avec étonnement.*

Ai-je bien entendu ?—Dois-je en croire mes yeux ?

AMELIE.

Du même étonnement vous me voyez remplie.

CECILE.

Comment concilier des sentimens si grands
Avec ces fers honteux, ces marques d'infamie ?

AMELIE.

Ce prodige me passe.

CECILE *au Galérien.*

Eh bien donc, vos parens ?

En quels lieux étoient-ils, lorsque vous les quittâtes ?
Dites-moi dans quel tems vous vous en séparâtes ?
Si je peux vous servir, je m'en applaudirai.
Depuis quand n'avez-point eu de leurs nouvelles ?

ANDRE *toujours les yeux baissés.*

Depuis plus de sept ans que des chaînes cruelles
Me retiennent ici. Quand je m'en séparerai
Pour venir habiter ce rivage funeste,
A peine en Languedoc nous établirions-nous.
Nous quittons la Rochelle, où la Bonté Celeste
Nous avoit fait long-tems jouir d'un sort plus doux.

CECILE *vivement.*

Que dis-tu ? La Rochelle ?—Et c'est votre patrie ?

ANDRE.

Oui, Madame.

C E C I L E.

A ce nom je suis toujours saisie,
Et le cœur me palpite—Ah ! si par son moyen
J'apprenois—Répondez. Vous logiez dans la ville ;
Mais tous ses habitans, les connoissiez-vous bien ?
Pourriez-vous ?—Non, je prends une peine inutile ;
Il ne saura de qui je me veux informer.

A N D R E.

Ah ! je le crains. Les gens que vous m'allez nommer,
Madame, d'un état sans doute égal au vôtre,
Se trouvoient dans un rang trop au-dessus du nôtre.
Peut-être tout au plus je connoîtrai leur noms.
Pauvres & retirés, parce que nous suivions
Une Religion qu'on a proscrite en France.—

C E C I L E *avec transport.*

Quoi ! vous étiez de ceux qui d'une autre croyance ?—
Ah ! je renais !—L'espoir dans mon cœur est rentré.
Sans doute qu'il me va donner quelque lumière—
Dis-moi, tu connoissois Lisimon ?

A N D R E *levant alors les yeux sur Cécile avec étonnement.*

C'est mon père,

Madame.

C E C I L E *en se reculant & poussant un grand cri.*

C'est ton père !—Ah ! malheureux André !

(Elle tombe évanouie entre les bras d'Amélie.)

A N D R E *avec saisissement.*

Ciel ! quel nom m'a frappé ? Que vois-je ? Est-ce
bien elle ?

A M E L I E *soutenant Cécile.*

Elle est sans connoissance—Hola ! Frontin, Pernelle,
Accourez, venez tous. Dieu ! quel événement :

D

ANDRE *fixant Cécile & tout hors de lui-même.*
 Quel coup de foudre, ô Ciel ! Ah ! Cécile ! Cécile !

AMELIE *aux laquais qui arrivent avec précipitation.*
 Venez donc, hâtez-vous. Il la faut promptement
 Emporter au logis. Il sera plus facile
 De lui donner alors tous les secours qu'il faut.

(Puis collant sa bouche sur celle de Cécile.)

O malheureuse amie !

CECILE *revenant de son évanouissement, & regardant
 autour d'elle avec inquiétude.*

Est-il loin ? Quoi ! si-tôt.

Où donc est-il allé ? Quelle raison soudaine—

Ah !—je le vois enfin !—Qu'il est changé, mon
 Dieu !—

Mais que veulent ces gens ?

A M E L I E.

Souffrez qu'on vous emmène.

C E C I L E.

Moi ?

A M E L I E.

Vous avez besoin de vous remettre un peu.
 Votre saisissement vient d'être tout-à-l'heure
 Si violent, qu'il faut.—

C E C I L E.

Où il faut que je demeure.
 Oui, je veux lui parler. Qu'ils se retirent tous.
 Eloignez-vous, vous dis-je.

A M E L I E *aux laquais.*

Allez.

(Les laquais se retirent.)

A N D R E.

Est-ce donc vous,
Est-ce vous, ma Cécile ? Amante toujours chère !
Permettez qu'à vos pieds. —

(Il s'avance vivement pour se jeter aux pieds de Cécile, mais à peine a-t-il mis un genou à terre, que se relevant soudain, il se détourne avec effroi.)

Que fais-tu, malheureux ?

Où t'alloit emporter une ardeur téméraire ?

Ah ! j'oublois — Voici, voici l'instant affreux

Où je sens tout le poids du destin qui m'accable !

(Il va s'appuyer contre un mur, dans l'attitude d'un homme accablé de douleur, & en poussant de longs sanglots.)

A M E L I E.

C'est donc là cet André ! — Rencontre épouvantable !
Puisqu'il étoit ainsi, falloit-il le revoir ?

CECILE *regardant tristement André.*

Il paroît agité d'un sombre désespoir.

Allons à lui — Mais Dieu ! que pourrai-je lui dire ?

(Elle s'avance vers André.)

Malheureux, devant qui mon ame se déchire,

Modère ta douleur ; reconnois une voix

Qui fut, en d'autres tems, la calmer tant de fois.

Ah ! que ces tems sont loin ! Quel changement terrible

Leur a pu succéder ! — Hélas ! comment mes yeux

L'auroient-ils reconnu dans ces indiges lieux,

Sous cet infâme habit, en cet état horrible !

A N D R E.

Que dire ? où me cacher ? O terre entrouvre-toi !

A sa vûe, à ses pleurs terre dérobe-moi !

C E C I L E.

Le fils de Lifimon !—d'un si vertueux père !—
Celui dans qui jadis j'eus un amant, un frère !—

ANDRE *ayant quitté sa première attitude, & levant les yeux au Ciel.*

Vous entendez, mon Dieu ! ce reproche accablant ;
Vous voyez que j'en bois l'amertume effroyable,
Et pourtant vous savez de quoi je suis coupable !

C E C I L E *paroissant rêver profondément.*

Plus je songe au passé, moins je conçois comment.—

A M E L I E.

Un écart de jeunesse, un oubli d'un moment.
Lorsque de son malheur nous apprendrons la cause,
Peut-être dirons-nous qu'on eût dû le punir
Avec moins de rigueur.

C E C I L E *à André.*

Je voudrois, & je n'ose
T'interroger.—Je crains de te faire rougir.

A N D R E.

Rougir ? Ah ! ma Cécile ! Il est donc véritable ?
A vos regards enfin je paroïs méprisable !
Vous croyez en effet que c'est le crime.

C E C I L E.

Hélas !

Si j'en pouvois douter, que je serois heureuse !

A N D R E.

Votre ame a pu s'ouvrir à cette idée affreuse !
Qu'un autre le pensât, je ne m'en plaindrois pas :
Mais vous ?

C E C I L E.

Eh ! malheureux ! que veux-tu que je pense ?

A N D R E.

J'avois cru qu'on devoit davantage estimer
Un cœur qui, sans vertu, n'eût osé vous aimer,
Qui vous adore encor.

C E C I L E *en tressaillant.*

Quoi ! malgré l'apparence ?—

Ah ! j'en mourrois de joie, & tous mes sens d'avance—
Mais ces chaînes ? ces fers ? ce séjour plein d'horreur ?

A N D R E.

Ce ne sont pas les fers qui font le deshonneur.
Je n'ai point de remords. Plût à Dieu que mon cœur
Ne me tourmentât pas plus que ma conscience !

C E C I L E *avec transport.*

Le mien avidement reçoit cette espérance.
Parle donc, hâte-toi de me tirer d'erreur.
Quels monstres ont rendu ce Jugement inique ?
De quoi t'accusoit-on ? Quelle infâme pratique
T'a pu faire traiter comme un vil criminel ?
Explique ce mystère horrible, inconcevable.

A N D R E.

Je ne le puis.

C E C I L E.

Comment ? Tu ne peux pas, cruel,
Te justifier ?

A N D R E.

Non, sans me rendre coupable.

C E C I L E *en pleurant.*

Va, tu ne l'es que trop. Laisse-moi, malheureux.
Tu te tais, mais j'entends ce silence odieux.
Toi ! des secrets pour moi ! des secrets !—Ah ! par-
jure !
En avois-tu jadis, quand ton ame étoit pure ?

A N D R E.

Je ne fais où je suis : tout mon corps est tremblant—
Je donnerois mon sang pour arrêter ses larmes.

C E C I L E.

Dieu ! que ne suis-je morte avant ce triste instant !
Hélas ! je serois morte au moins en l'estimant.
Moi qui me plaisois tant, qui trouvois tant de charmes
A nourrir son idée, à ne penser qu'à lui !

(A Amélie.)

Qui, tout-a-l'heure encor.—Tu fais, tu l'as oui—
Et voilà——

A N D R E.

Quel supplice ! Oui, s'il étoit possible
Que l'on se repentît d'une bonne action,
Je m'en repentirois en ce moment horrible.
Le Ciel veut m'y contraindre, & ma douleur—Mais
non,
Il faut, en gémissant, suivre un devoir barbare.—
Vous pleurez, chère amante ?—Ah ! si je vous disois—
Pleurez mon infortune, & non pas mes forfaits.
Je fais que tout m'accuse.—Eh bien, tout vous égare.
La vertu nous unit, le malheur nous sépare.
Ne croyez pas.—On vient. Adieu, Cécile, adieu.
Pour ne me voir jamais quittez ce triste lieu,
Tâchez de m'oublier ; mais, je vous en conjure,
Pensez à mes parens.

S C E N E VIII.

CECILE, AMELIE, M. D'OLBAN, LE
COMTE.

D'OLBAN à *Cécile*.

MADAME, on a fini ;
Les contrats sont dressés, & pour la signature
Nous venons.—Me trompé je ? O Ciel ! que vois-je
ici ?
Je crois que vous pleurez ?

LE COMTE à *Amélie*.

Et vous, Madame, aussi ?

AMELIE.

Eh ! qui ne pleurerait ?

CECILE *portant la main à son front*.

Ma tête s'embarrasse.

(*A Amélie.*)

Ma chère, allons-nous-en ; viens, donne-moi ton bras.

D'OLBAN.

Que vient-il d'arriver ?

LE COMTE.

Apprenez-nous, de grace—

AMELIE.

Respectez sa douleur, & ne nous suivez pas.

D'OLBAN.

Ma surprise est extrême.

— CECILE *en s'en allant.*

O quelle destinée !

Qu'ai je donc fait au fort, & pourquoi suis-je née ?



S C E N E IX.

M. D'OLBAN, LE COMTE.

D'OLBAN.

PAR ma foi, l'on s'y perd, & je n'y conçois rien
 Elle se plaint du fort, elle pleure, soupire :
 Qu'a-t-elle qui l'afflige ? & que veut-elle dire ?
 Quel accident subit—Parbleu, je voudrois bien
 Que ce fût encor moi.—Viens ; quoi qu'il en puisse
 être,
 Quel que soit mon destin, je prétends le connoître.
 Je fais bien qu'aux revers je suis prédestiné ;
 Puisse-je être du moins le seul infortuné !

FIN DU TROISIEME ACTE.

A C T E IV.

SCENE PREMIERE.

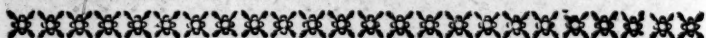
M. D'OLBAN *seul.*

JE reconnois bien là mon étoile maudite !
Il faut que je sois né d'une race proscrite ;
Et voilà de ces coups, de ces événemens
Après lesquels, je crois, on n'a plus qu'à se pendre !
A de pareils revers qui jamais peut s'attendre !
Elle acceptoit ma main ; encor quelques momens,
Et nous étions liés d'une chaîne éternelle.
Point du tout. C'est le Ciel, c'est l'enfer qui s'en
mêle.

Le diable au dernier pas creuse un goufre fatal,
Et parmi des forçats me déterre un rival !

Mais suis-je ici le seul & le plus misérable !
Quoi ! je connois Cécile, & c'est moi que je plains !
Plaignons, plaignons plutôt cette femme adorable !
Méritoit-elle, ô Ciel ! d'aussi cruels destins ?
Quels sentimens ! quelle ame, & noble & généreuse ?
Elle alloit s'immoler pour finir mes malheurs,
Me taisoit ses combats, & me cachoit ses pleurs.
Hélas ! que je la perde, & qu'elle soit heureuse !
Mais non, le même coup nous écrase tous deux.
La voici. Sa démarche incertaine, égarée,
Montre le désespoir où son ame est livrée.
On entend ses sanglots, la mort est dans ses yeux ;
Quel cœur ne se fendrait à ce spectacle affreux ?

L'existence à présent est un poids qui m'accable,
 Je ne fais comme on peut se souffrir ici bas.
 Ah ! la terre est vraiment un séjour effroyable,
 Puisque tant de vertu, de mérite & d'appas
 N'y font pas à l'abri d'un sort si déplorable.



S C E N E II.

M. D'OLBAN, CECILE.

(Cécile, l'air abattu, les yeux humides, & tenant un mouchoir à la main, s'avance à pas lents, s'arrête souvent, & n'apperçoit point d'Olban qui se retire un peu à l'écart en la regardant tristement.)

C E C I L E.

OU vais-je ?—Quel désordre agite tous mes sens ?
 Où porté-je mon trouble & mes pas chancelans ?—
 Une pente secrète—une force invincible
 Malgré moi me ramène à ce rivage horrible !—
 Quel espoir m'y conduit, & qu'y viens-je chercher ?
 C'est dans ces lieux cruels que j'ai trouvé ma perte,
 C'est ici que tantôt ma tombe s'est ouverte.
 Ah ! pourquoi donc encor ne m'en puis-je arracher ?
 Quel pouvoir étonnant, quel charme enfin m'attire ?
 O cœur foible & sanglant, tu ne fais sur ce bord
 Qu'enfoncer plus avant le trait qui te déchire !
 Tu reviens sur le coup qui t'a donné la mort !
(Appercevant d'Olban qui s'avance vers elle.)

Mais que vois-je ? d'Olban ?

(Elle se détourne d'abord, en se couvrant le visage de son mouchoir ; puis elle lève enfin les yeux sur lui, le regarde en pleurant, & ils restent quelques momens l'un & l'autre en silence.)

D'O L B A N.

Je vous entends, Madame ;

Oui, c'est m'en dire assez, & je lis dans votre ame.
Mais j'en ai fû trop tard les secrets sentimens.
Croyez que, si plutôt j'avois pû les connoître,
Je vous eusse épargné quelques larmes peut-être :
Ce n'est pas pour vouloir, en ces affreux momens,
M'armer de vos bontés pour croître vos tourmens.
Non, Madame, je viens vous rendre une promesse
Dont je ne me pourrois prévaloir sans bassesse.
Instruit & pénétré de ce que je vous doi,
Sur votre exemple ici je règle ma conduite :
Par un sublime effort vous vous donniez à moi,
En renonçant à vous il faut que je l'imité,
Et je ne peux, hélas ! m'acquitter qu'à ce prix.
Que dis-je ? y renoncer ? Nous resterons unis
Par un lien moins doux, mais aussi respectable.
Le sort fût-il pour moi cent fois plus implacable,
Malgré mon infortune & le sort ennemi,
N'étant point votre époux, je serai votre ami.
Je ne veux désormais que ce titre honorable.
A celui-la du moins puis-je soulager
Des douleurs que toujours je prétends partager !

C E C I L E.

Si de les adoucir quelque chose est capable,
C'est vraiment la pitié, la générosité
Que vous daignez montrer pour une infortunée —
Par quels forfaits, mon Dieu, puis-je avoir mérité
Qu'à de si rudes coups vous m'ayiez condamnée ? —
O Monsieur, voyez donc quelle est ma destinée !
Ce n'est qu'après huit ans que je le trouve, hélas !
Et je le trouve — Non, je n'y survivrai pas.

(Elle porte son mouchoir sur ses yeux.)

D'O L B A N.

Ne cachez point vos pleurs, ils sont trop légitimes.

J'en mêlerai moi-même à ceux que vous versez ;
Mes malheurs m'aigrissoient, & vous m'attendrissez.

CECILE.

O Dieu !

D'OLBAN.

Vous n'avez pû savoir encore quels crimes—

CECILE.

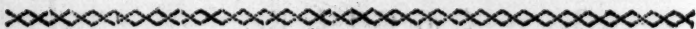
Il affirme, il soutient qu'il n'est pas criminel ;
Je ne fais rien de plus. Il se tait sur le reste,
Et s'obstine à garder un silence funeste.
Qu'imaginer ? que croire en cet état cruel ?
Maintenant Amélie est à presser le Comte
De faire là-dessus une recherche prompte.
Nous nous éclaircirons, je crois, par ce moyen.

D'OLBAN.

Vous allez être instruite, ils reviennent ensemble.

CECILE.

Ah ! que m'apprendront-ils ? je frémis & je tremble.
Peut-être il valoit mieux que j'ignorasse—



SCENE III.

CECILE, M. D'OLBAN, AMELIE,
LE COMTE.

CECILE *regardant le Comte avec embarras.*

Que venez-vous enfin m'annoncer ? **E**H bien ?

L E C O M T E.

J'ai moi-même
Cherché par-tout, Madame, avec un soin extrême ;
Mais mon zèle, mes soins ont été sans succès.
Il faut que l'on n'ait point apporté son procès.
Ou que de nos bureaux on l'ait soustrait ensuite.
J'ai fait dans les papiers une exacte visite,
Et les ai tous tenus, sans y rien découvrir.
Voyant de ce côté mon espérance vaine,
J'ai par un autre endroit tenté de m'éclaircir.
J'ai demandé celui qui conduisoit la chaîne
A l'époque où je fais qu'André vint sur ce bord.
En effet, c'étoit là ma ressource dernière,
Et sans doute on en eût tiré quelque lumière,
Mais depuis l'an passé ce conducteur est mort.
Ainsi c'est d'André seul, ce n'est que de sa bouche
Que l'on peut aujourd'hui savoir ce qui le touche.
Nous devons nous résoudre à toujours l'ignorer,
S'il persiste à vouloir ne le point déclarer.

C E C I L E.

Il se dit innocent.

L E C O M T E.

Cela n'est pas croyable ;
Son état le dément, & prouve contre lui.
Est-ce que dans les fers il seroit aujourd'hui ?
L'auroit-on condamné ? —

D ' O L B A N.

Je te trouve admirable ;
Comme si maintenant, dans ce vil univers,
On ne voyoit pas tout se faire de travers.

A M E L I E.

Pourquoi donc ce silence ?

D ' O L B A N.

Oh ! voilà le mystère.

LE COMTE.

Avouons cependant qu'il n'est pas ordinaire
Que des Juges ainsi —

D'OLBAN.

Jugent mal, n'est-ce pas ?
Tu crois que leurs arrêts sont toujours des oracles.
Si tu plaides jamais, ah ! parbleu, tu verras
Qu'assez souvent à gauche ils donnent sans miracles.
En attendant, tu peux t'en rapporter à moi,
Car j'en fais, Dieu merci, quelque nouvelle.

CECILE.

Eh quoi !
Il n'est plus vertueux — il est encor sensible !
Je n'imaginois pas que cela fût possible.
Est-ce qu'en y versant ses poisons corrupteurs,
Le crime en même tems n'endurcit pas les cœurs ?
J'avois cru que le vice étouffoit la nature,
Que toujours l'âme tendre étoit honnête & pure.

AMELIE.

Ah ! Madame, il ne faut qu'un instant malheureux.
Il en est dans la vie où l'âme la mieux née
Se trouve malgré soi vers l'abîme entraînée,
Et pour nous l'innocence est un dépôt des Cieux
Qui dans nos foibles mains facilement s'altère.
Un jeune homme sur-tout court cent périls divers,
Dont ne le sauve pas un heureux caractère.
Pour le perdre il suffit d'un compagnon pervers.
Aussi, quand au naufrage échappe la jeunesse,
On le doit au hasard bien plus qu'à la sagesse.

CECILE.

Toujours pour ses parens plein d'un tendre intérêt,
Il cherchoit les moyens d'adoucir leur misère,
Et ce soin généreux vers moi le conduisoit !

(A Amélie.)

Tu l'as vu, quand ici pour son père & sa mère
Il m'a remis l'argent que ses mains ont gagné.
Oui, quoiqu'il soit lui-même assez infortuné,
C'est pour eux qu'il travaille au milieu de ses chaînes,
Et l'amour filial le soutient dans ses peines.

D'O L B A N.

Quel contraste inoui!

L E C O M T E.

Moi, je n'y comprends rien;
Mais j'avoue en effet, l'équité le demande,
Que, depuis dix-huit mois qu'en ces lieux je commande,
Il s'est toujours conduit comme un homme de bien.
Du reste des forçats on le distingue, on l'aime,
Chacun veut l'employer. Je lui donne moi-même
Toute la liberté que son état permet,
Et rends son esclavage aussi doux qu'il peut l'être.

D'O L B A N.

J'entrevois là-dessous quelque étonnant secret
Qu'il faut absolument parvenir à connoître.
Mon ami, fais venir cet homme singulier.
Je veux le voir. S'il garde avec moi le silence,
Au défaut de la voix; l'air & la contenance
Disent la vérité.

L E C O M T E.

Je vais vous l'envoyer.



S C E N E IV.

CECILE, AMELIE, M. D'OLBAN.

D'OLBAN à Cécile.

SUR tout ce que j'entends je gagerois d'avance
Qu'il n'est pas criminel. Je le souhaite au moins ;
Laissez-moi débrouiller ce cahos.

C E C I L E.

A vos soins

Que ne devrai-je pas, Monsieur, & que j'admire
La grandeur de votre âme en cet événement !
Non, elle n'a jamais mieux paru qu'à présent ;
Mon cœur en est touché plus que je ne puis dire.
Oh ! que j'aime à vous voir, à vous entendre ainsi
D'un pauvre malheureux embrasser le parti !
Je vous en fais bon gré——S'il étoit véritable
Qu'en effet, comme il dit, il ne fût point coupable,
Ah !——Vous le croyez donc, & c'est sincèrement
Que vous pensez——Eh bien, j'ai la même confiance.
Maintenant je l'avoue avec plus d'assurance,
Je panche, ainsi que vous, à le croire innocent.
Si je m'abuse, hélas ! mon erreur m'est bien chère.

A M E L I E.

Le voici qui s'avance.

D'OLBAN à Cécile.

Il faut vous retirer.

Je le pénétrerai, mais il est nécessaire
Que je lui parle seul.

C É C I L E.

Oui, nous allons rentrer.

Je me confie aux soins que vous voulez bien prendre ;
Quel qu'en soit le succès, revenez me l'apprendre.
Ce que vous aurez fait décidera mon sort,
Vous me rapporterez ou la vie ou la mort.

(Elles sortent.)

S C E N E V.

M. D'OLBAN, ANDRE.

D'OLBAN.

A P P R O C H E, mon ami ; l'on dit qu'à la Rochelle
De Madame d'Orfeuil tu fus jadis l'amant.
Je suis instruit de tout.

A N D R E.

Est ce ainsi que s'appelle
Celui qui de Cécile est le mari ?

D'OLBAN.

Comment ?

Ignorois-tu son nom ?

A N D R E.

Oui, j'ai su seulement
Qu'avec un homme riche elle s'étoit unie ;
C'est tout ce que j'appris en quittant ma patrie.
Est-elle heureuse au moins ? L'est-elle ? & son époux
Connoît-il bien le prix du trésor qu'il possède ?

D'OLBAN.

Son époux ne vit plus.

E

ANDRE *vivement.*

Il est mort, dites-vous ?

D'OLBAN.

Et dans de très grands biens Cécile s'est succédée ;
Il l'a faite héritière.

ANDRE.

O Ciel ! qu'ai-je entendu !

De ce fatal hymen le nœud seroit rompu !
Cécile est libre ! — Hélas ! malheureux, que t'importe ?
Quel délire insensé t'agite & te transporte ?
Oublieras-tu toujours ton état ?

D'OLBAN.

Mon ami,

Tu le peux oublier, si tu n'en es pas digne.
Du crime cependant tes chaînes font le signe,
Et c'est par les forfaits que l'on arrive ici.
Quelle autre voie eût pu t'y conduire ?

ANDRE.

Les hommes

Sont-ils justes toujours ?

D'OLBAN.

Non, parbleu, sur ma foi.

Ils ne font que méchants dans le siècle où nous sommes.

ANDRE.

Eh bien ?

D'OLBAN.

En serois-tu victime, ainsi que moi ?

ANDRE.

Je suis innocent.

D'OLBAN.

Va, sans peine je le croi ;

Et, si tu me dis vrai, tu ne m'étonnes guères.

Oui, les honnêtes gens sont sans doute aux galères,
Car ceux qui n'y sont pas—Mais revenons à toi.
Nous sommes donc tous deux compagnons d'in-
fortune ?

Je viens d'avoir un sort presque pareil au tien,
Et contre les méchans notre cause est commune.
Achève de m'instruire, & ne me cache rien ;
Apprends-moi quel sujet——

A N D R E.

Monfieur, je dois le taire ;

Et je mériterois en effet mon malheur,
Si je vous en osois dévoiler le mystère.
C'est un secret trop saint, il mourra dans mon cœur.
Ne m'interrogez plus : déjà tantôt Cecile
A fait pour l'arracher un effort inutile ;
Jugez après cela si vous réussirez.

Ah ! vous ne savez pas, jamais vous ne saurez
A quel point j'adorai cette femme accomplie,
Combien je l'aime encore. J'aurois donné ma vie,
Pour qu'il me fût permis de contenter ses vœux,
Pour arrêter les pleurs qui couloient de ses yeux.

D ' O L B A N.

Ecoute, je te vais causer de la surprise,
Mais le Ciel est témoin de ma sincérité ;
Je suis vrai, tu te peux fier à ma franchise.
Ne crois point que ce soit par curiosité
Que je te presse ainsi. Ma vûe est différente,
Sache enfin mes motifs, j'aime aussi ton amante.

A N D R E.

Vous l'aimez !

D ' O L B A N.

Et j'allois devenir son mari——

ANDRE.

L'ingrate !

D'OLBAN.

A m'épouser elle avoit consenti——

ANDRE.

J'étois donc oublié !

D'OLBAN.

Lorsque la destinée

T'a fait trouver ici pour rompre un hyménée
Dont, au fond de son cœur, Cécile gémissoit.
Ce n'est que mon malheur qui la déterminoit
A me donner la main.

ANDRE *avec enthousiasme.*

Ah ! voilà bien son ame !

C'est ainsi qu'elle pense, & je la reconnois.

D'OLBAN.

Elle m'avoit caché ses sentimens secrets ;
Mais, des que j'ai connu sa douleur & sa flamme,
J'ai renoncé moi-même à former des liens
Qui, terminant mes maux, auroient comblé les siens.
Je veux, si tu n'y mets un obstacle invincible,
Vous rendre heureux tous deux.

ANDRE.

O Ciel ! est-il possible ?

Moi, Monsieur, je serois——

D'OLBAN.

Tu tiens entre tes mains

Le sort de ton amante & tes propres destins.
S'il est vrai que tu sois encore digne d'elle,
A la vertu toujours si tu restas fidele,
Explique tes malheurs, dis qui les a causés,
Parle, l'autel t'attend, & tes fers sont brisés.

A N D R E *avec transport.*

C'en est trop. Eh bien, non, je ne suis pas coupable ;
Apprenez tout. Ces fers n'ont rien que d'honorable,
Ces fers, qui devant vous paroissent m'avilir,
La vertu les avoue ; &, loin de me flétrir,
Ce sont—Ah ! malheureux ! tremble, que vas-tu faire ?
Grand Dieu ! qu'allois-je dire ?—O mon père ! mon
père !

D ' O L B A N.

Achève. Qui t'arrête ? & pourquoi te troubler ?
Quel est donc ce secret ? hâte-toi de parler.

A N D R E *marchant d'un air égaré.*

Je ne me connois plus—Cécile !—chère amante !—
Mon père !—Je frémis : mon trouble m'épouvante.
Le penchant, le devoir, la nature, l'amour
Combattent mon esprit, l'entraînent tour-à-tour.

D ' O L B A N.

Je ne t'abuse point par un espoir frivole.

A N D R E.

Ah ! qui l'emportera ? juste Ciel ! quel parti !—
Je voudrois—

D ' O L B A N.

Eh bien, quoi ?

A N D R E.

Me voir anéanti.

D ' O L B A N.

Mais je te l'ai promis, compte sur ma parole.
Un mot va te tirer de cet état d'horreur,
Pour te faire passer au comble du bonheur.

A N D R E *avec abattement.*

Non, non, je n'en dois plus attendre sur la terre.
Tant de félicité n'est pas faite pour moi,

Et du sort qui m'opprime il faut subire la loi.
 Le Ciel veut qu'au tombeau j'emporte ma misère.
 A quelle épreuve, hélas ! met-on ce triste cœur !
 Mais, quoi ! je pourrais être à celle que j'adore !
 Je pourrais—Loin de moi cet espoir séducteur.
 J'ai failli succomber, & j'en rougis encore.

(A d'Olban.)

Monsieur, votre bonté redouble mon tourment,
 Elle a mis ma vertu dans un péril bien grand.
 Je suis ; de mon amour je crains la violence.
 Daignez tous désormais m'épargner ces combats ;
 De grace, laissez-moi du moins mon innocence,
 Le seul bien qui me reste, & le seul dont, hélas !
 Il m'est encor permis de jouir ici-bas.

(Il s'en va.)



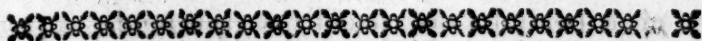
S C E N E VI.

M. D'OLBAN *seul.*

CET homme est innocent, l'on ne peut s'y méprendre.

Il a l'ame élevée autant que le cœur tendre ;
 Sa conscience est pure ; & , je n'en doute pas,
 Il n'est qu'infortuné.

(Il se promène en rêvant sur le devant du théâtre.)



S C E N E VII.

M. D'OLBAN, LISIMON.

LISIMON *dans le fond.*

VOICI donc le rivage
 Où mon fils est venu languir dans l'esclavage !
 Votre bras, ô mon Dieu ! l'aura-t-il soutenu
 Au milieu des horreurs d'un destin si funeste ?
 Le reverrai-je ? ou bien, dans le séjour céleste
 Lui payez-vous déjà le prix de sa vertu ?

D'OLBAN *sur le devant de la Scène.*
 Ce silence pourtant—ce silence m'étonne.
 A quoi l'attribuer ? Quels motifs si puissans——

LISIMON *avançant un peu.*
 Comment m'y prendre ? Ici je ne connois personne.
 Qui daignera vers lui guider mes pas tremblans ?

D'OLBAN.
 Sûrement ce n'est pas le remords ni la honte
 Qui l'arrêtent. L'on voit qu'il se tait à regret,
 Et son père est, je crois, mêlé dans ce secret.
 Mais Cécile m'attend, allons lui rendre compte ;
 J'ai des soupçons.

LISIMON *l'abordant.*

Je suis étranger dans ces lieux ;
 Monsieur, ayez pitié d'un vieillard malheureux !
 C'est la nature, hélas ! c'est l'amour paternelle
 Qui m'arrache au tombeau d'une épouse fidelle,

Et me fait de bien loin, par un dernier effort,
 Malgré le poids des ans, chercher ce triste bord.
 J'y viens d'un devoir saint remplir les loix sévères;
 Mais ce devoir m'est cher. J'ai mon fils aux galères :
 Je viens avec transport reprendre en ces momens
 Des fers qu'il n'a pour moi portés que trop long-tems.

D'O L B A N.

A ta place, dis tu, pour soulager tes peines,
 Ses généreuses mains.—

L I S I M O N.

Ses mains ont pris mes chaînes,
 Et pour l'en décharger j'arrive maintenant.
 Si j'arrive assez tôt, je mourrai trop content.

D'O L B A N.

Et le nom de ce fils ?

L I S I M O N.

C'est André qu'il s'appelle.

D'O L B A N.

André ?

L I S I M O N.

M'en pourriez-vous donner quelque nouvelle ?
 Seroit-il par hasard connu de vous ici ?

D'O L B A N *avec transport.*

André ! lui, c'est ton fils ? & c'est tes fers qu'il porte ?
 Oui, oui, je le connois—Tout cela se rapporte ;
 J'avois bien deviné—Que mon cœur est ravi !
 Allons, courons vers elle. Ah ! qu'elle aura de joie !—
 Mais, non, il faut avant que je sois éclairci.
 Viens, suis-moi, bon vieillard, c'est le Ciel qui t'en-
 voie ;

Viens, tu m'apprendras tout ; tu t'es bien adressé,
Et je te servirai, j'y suis intéressé.
Quoique le sort m'ait fait & me garde d'outrage.
Si leur félicité peut être mon ouvrage,
L'existence m'est chère, & j'en rends grace au Cieux :
Il n'est point de malheur pour qui fait des heureux.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

A C T E V.

SCENE PREMIERE.

M. D'OLBAN, LE COMTE, LISIMON.

D'OLBAN *au Comte.*

VOUS ne me croiriez pas, & vous auriez raison ;
Je ferois comme vous. Une telle action
Est trop belle aujourd'hui pour être vraisemblable.
Mais tenez, le voilà ce vieillard respectable ;
Il le faut écouter lui-même.

LISIMON.

C'est toujours
Avec ravissement que ma bouche répète
L'histoire des malheurs répandus sur mes jours.
Tout horribles qu'ils sont, mon ame satisfaite
Trouve à les raconter une douceur secrète :
C'est faire en même-tems l'éloge de mon fils,
Parler de ses vertus, dignes d'un autre prix ;
De ce que je lui dois rappeler la mémoire,
Et m'honorer moi-même en publiant sa gloire.

(Au Comte.)

Peut-être que déjà d'André vous l'aurez sù ;
A sa conduite au moins on l'aura reconnu,

Et je l'avoue aussi, nous sommes l'un & l'autre
D'une Religion qu'ici proscriit la vôtre.
Contre elle vainement voudroit-on déclamer,
Le Ciel nous y fit naître. On ne peut nous blâmer
De rester attachés à la foi de nos pères,
Et nos cœurs n'ont, je crois, rien à se reprocher :
Dieu nous mit dans la route où l'on nous voit marcher.
Au reste la raison & ses foibles lumières
D'une fausse lueur auroient pu nous frapper ;
Mais est-on criminels, hélas ! pour se tromper ?
Vertueux & soumis, si dans l'erreur nous sommes,
Nous osons espérer en la bonté de Dieu,
Et croyons mériter l'indulgence des hommes.

LE COMTE à d'Olban.

Vois-tu pour son parti comme il parle avec feu ?
C'est, sans doute, un apôtre, un martyr de sa secte.

D'OLBAN avec humeur.

C'est un homme de bien qu'il faut que l'on respecte.

LISIMON.

La Rochelle long-tems nous avoit dans son sein
Vu jouir d'un obscur & tranquille destin,
Quand, suivi de mon fils & de ma tendre épouse,
J'en sortis pour m'aller établir vers Toulouse.
J'y crus continuer, dans un repos heureux,
De vivre en ma croyance, & d'instruire mes frères.
Mais l'heure étoit venue où les destins contraires
A des pleurs éternels devoient ouvrir mes yeux.
Dieu qui, jusques alors daignant m'être propice,
M'avoit paru couvrir d'une ombre protectrice,
Dieu s'éloigna de moi. Je me trouvai surpris,
Et l'on me condamna pour toujours aux galères.

D'OLBAN à Lisimon.

Que diable allois-tu faire aussi dans ce pays ?

LE COMTE à *d'Olban.*

Ce sont les loix : on rend des arrêts plus sévères.

LISIMON.

On me traînoit déjà vers ce séjour affreux ;
 J'y marchois, en poussant des sanglots douloureux.
 Voici que tout-à-coup je vois sur mon passage
 Mon fils, mon cher André précipiter ses pas.
 La nature éperdue enflammoit son visage,
 Rendoit ses yeux ardens, exaltoit son courage :
 Il jette un cri, s'élance, & me ferre en ses bras.
 " Arrêtez (me dit-il) non, non, vous n'irez pas ;
 " Courez vers votre épouse, hélas ! elle est mourante ;
 " Courez rendre la vie à ma mère expirante,
 " Et fuyez avec elle au milieu des déserts.
 " Vous êtes libre, allez, je viens prendre vos fers."
 Etonné, confondu, je respirois à peine ;
 Je ne pouvois parler. Mon fils au même instant
 Tombe au pieds de celui qui conduisoit la chaîne,
 Presse, conjure, emploie & les pleurs & l'argent,
 Et, le gagnant enfin, obtient qu'en esclavage
 Il soit, au lieu de moi, conduit sur ce rivage.

D'OLBAN *au Comte.*

Eh bien ? qu'en penses-tu, mon cher ? tu ne dis rien ?

LE COMTE.

Je suis extasié.

D'OLBAN.

Parbleu, je le crois bien.

LISIMON.

Transporté d'obtenir cette funeste grace,
 Fier de m'oter mes fers, André prit donc ma place :
 Et moi, je l'avoûrai, moins généreux que lui,
 Je souffris, en pleurant, cet échange inoui ;
 Je céдай, dans l'espoir que peut-être à la vie
 Je pourrois rappeler une épouse chérie.

Ma présence en effet, mon amour, mes secours
 L'empêchèrent alors de terminer ses jours :
 Mais elle en a passé le reste dans les larmes,
 Au sein de l'indigence, & parmi les alarmes.
 Sans cesse nous pleurions notre malheureux fils.
 Je voulois quelquefois, du milieu des Cévènes,
 La quitter pour venir, reprendre ici mes chaînes ;
 Elle me retenoit, en redoublant ses cris.
 Enfin, le mois dernier, ses forces s'épuisèrent,
 En me nommant son fils je la vis expirer ;
 Et seul, sans nul secours, réduit à l'enterrer,
 Je lui creusai sa fosse, & mes mains l'y placèrent.
 Hélas ! en m'acquittant de ce lugubre emploi,
 J'aurois dans le tombeau dû sans doute la suivre ;
 Mais un autre devoir aussi sacré pour moi
 Me restoit à remplir & m'ordonnoit de vivre.
 A ma place en ces lieux mon cher fils gémissoit,
 Ma mort dans l'esclavage à jamais le laissoit ;
 J'ai voulu l'en tirer, & finir sa misère,
 Avant que le trépas me rejoigne à sa mère.

LE COMTE à d'Olban.

Nous en savons assez ; que faisons-nous ici ?
 Ah ! Madame d'Orfeuil à la douleur en proie,
 En ces mêmes momens, dans les larmes se noie.
 Courons ; que ce bon-homme avec nous vienne aussi.
 Il faut——

D'OLBAN *le retenant.*

Sa joie encore ne seroit qu'imparfaite :
 Osons la différer pour la rendre complete.
 La chose vous regarde, & c'est à vous d'agir.

LE COMTE.

Comment ?

D'OLBAN.

N'êtes-vous pas l'ami des Commissaires ?

LE COMTE.

J'entends ; oui, je le suis. Peut-être à mes prières
Ils auront quelque égard, & je crois les fléchir.
Ils voudront m'obliger.

D'OLBAN.

Tu te moques, je pense.
T'obliger ? Ce sont eux, je le dis hautement,
Qui te devront, parbleu, de la reconnoissance.
C'est rendre aux gens en place un service important,
Que de les aviser du bien qu'ils ont à faire :

LISIMON *regardant la galère.*
Sans doute là voilà cette triste galère
Qui renferme en son sein mon fils infortuné !
Je n'ose la fixer. Tremblant & consterné,
La honte, le remords, le désespoir m'accable.
Dieu ! pour tant de vertu quel séjour effroyable !
(*A d'Olban.*)

Ne tardons plus, Monsieur ; menez-moi vers mon fils ;
Que j'aïlle——

D'OLBAN.

Il n'est pas tems.

LISIMON.

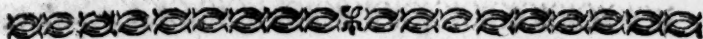
Ah ! vous m'avez promis——

D'OLBAN.

Je te promets encore ; mais fais ce que j'exige.
Tu le verras bientôt ; j'ai mes raisons, te dis-je.
(*Au Comte.*)

Nous allons de vos soins attendre le succès.

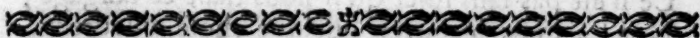
(*Il sort & emmène Lisimon.*)



S C E N E II.

LE COMTE *seul.*

J'Espère qu'il sera conforme à mes souhaits.
Ici l'équité même à faire grace oblige.
Je leur conterai tout, ils n'y pourront tenir ;
Eût-on des cœurs de marbre, il faudroit s'attendrir.
(*Il veut sortir, & il est rencontré par Cécile qui entre avec Amélie.*)



S C E N E III.

LE COMTE, CECILE, AMELIE.

CECILE *au Comte.*

MONSIEUR, envoyez-moi ce malheureux ; qu'il vienne :
Je veux encor le voir.

LE COMTE.

Je vais vous obéir.

AMELIE.

O Dieu ! dans ses douleurs daigne la secourir !

LE COMTE *vivement à Amélie.*

Madame, il le fera ; que l'espoir vous soutienne.
Je ne m'explique point. Adieu, consolez-la ;
Peut-être que bientôt son malheur finira.



S C E N E IV.

CECILE, AMELIE.

(Cécile plongée dans une profonde rêverie ne semble faire aucune attention à ce que dit le Comte, & Amélie au contraire en est transportée.)

A M E L I E.

AH! Madame, écoutez ce fortuné présage.
 Ce n'est pas sans sujet qu'il nous tient ce langage ;
 Non : ils ont découvert quelque chose d'heureux.
 Une secrète joie éclattoit dans ses yeux.
 Croyez-moi ; de son cœur j'ai trop d'intelligence
 Pour pouvoir m'y tromper : il est gai, satisfait.
 Je n'imagine point encore ce que c'est,
 Mais je crois tout possible. Oui, quand la Provi-
 dence

Eût fait ici pour vous un miracle imprévu,
 J'en ferois peu surprise, il vous étoit bien dû—
 Vous ne m'écoutez point. Immobile & glacée,
 Toujours dans vos douleurs vous êtes enfoncée !
 Quoi ! votre ame à l'espérance craint-elle de s'ouvrir ?
 Le Comte me l'a dit, vos malheurs vont finir.

CECILE *d'une voix foible & sans changer d'attitude.*
 Oui, sans doute—au tombeau. J'espère au moins,
 j'espère
 Que c'en sera le terme.

A M E L I E.

Eh ! pouvez-vous, ma chère,
 Tenir un tel discours ?

C E C I L E.

Je dis la vérité.

A M E L I E.

Vous me faites trembler.

C E C I L E.

Oui, le coup est porté,

Et je sens que je touche à la fin de ma vie.

A M E L I E.

Y pensez-vous ?

C E C I L E.

J'y touche, & je m'en réjouis.

De peines, d'amertume elle fut trop remplie.

La mort est un bonheur dans l'état où je suis.

C'est en vain que l'on veut de fausses espérances

Amuser mes chagrins & flatter mes souffrances.

De ces illusions j'ai, tant que je l'ai pu,

Entretenu l'erreur, par elle j'ai vécu ;

Elle cesse, & je meurs. La mesure est comblée,

Je vois, je vois mon sort, & j'en suis accablée.

A M E L I E.

Ah ! que dites-vous là, Madame ? Vous, mourir ?

Vous, quitter la lumière, & vous en réjouir ?

(Lui prenant tendrement la main.)

Cruelle, songez-vous que c'est à votre amie,

A votre amie, à moi, que vous parlez ainsi ?

Vous ne m'aimez donc plus ?

C E C I L E.

O ma pauvre Amélie !

Pardonne au désespoir, tu vois le mien ici.

Hélas ! j'aurais au Ciel bien des graces à rendre,

Si mon cœur, qu'il forma trop sensible & trop tendre,

A ta douce amitié borné jusqu'à ce jour,

N'avoit jamais connu le poison de l'amour !

Sous l'excès de mes maux il faut que je succombe ;
 La mort va les finir, je dois la souhaiter,
 Et pourtant je me trouble à l'aspect de ma tombe ;
 Je ne puis sans terreur songer à te quitter :
 Car je n'ai que toi seule à regretter au monde.
 Mais ce qui me console en ma douleur profonde,
 C'est qu'au moins en mourant je ne te laisse pas
 Dans un triste abandon, sans secours ici-bas.
 J'ai fait mon testament, & de mon héritage
 Entre d'Olban & toi j'ordonne le partage.

(Ici Amélie fond en larmes.)

Tu pleures—je ne peux te blâmer de pleurer.
 Tu n'as pas tort : tu perds une bien bonne amie,
(L'embrassant & la serrant contre son sein.)

Et dont tu fus toujours bien tendrement chérie.

Tu ne l'oublieras pas, j'ose m'en assurer ;

Oui, je connois ton ame—Ecoute une prière

Qui t'est de ma tendresse une preuve dernière.

Tiens ma place, prends soin de cet infortuné ;

Je te le recommande. Hélas ! quoiqu'il soit né

(Appercevant André.)

Pour être—Dieu ? c'est lui ! je suis froide, éperdue !

Ah ! je sens que je vais expirer à sa vue !



S C E N E V.

CÉCILE, AMÉLIE, ANDRÉ.

*(Amélie pleure amèrement, André s'avance à pas lents ;
 Cécile baisse les yeux à son approche, & demeure quelque
 tems sans parler.)*

CECILE à André.

NE pense pas qu'ici, par un nouvel effort,
 Je cherche à t'arracher le secret de ton sort.

Je fais trop que sur toi je n'ai plus de puissance.
 Garde, garde à jamais ton barbare silence ;
 Tu le veux, j'y consens. Près du terme fatal,
 Sur le bord du cercueil tout devient presque égal.
 Cependant je n'ai pu me refuser encore
 Pour la dernière fois—dirai je le plaisir
 Ou l'horreur de te voir avant que de mourir ?
 Ah ! tout me dit en vain qu'il faut que je t'abhorre :
 Tu fis tous mes malheurs, tu m'arraches le jour,
 Et tu ne peux, cruel, m'arracher mon amour !
 Mon trépas rend enfin cet aveu pardonnable,
 Il l'expira du moins : innocent ou coupable,

(A Amélie.)

Je meurs en t'adorant. Puissé-je—Soutiens-moi.

AMELIE la soutenant, & toute effrayée.

Madame !

CECILE se laissant aller dans ses bras.

Je succombe.

ANDRE avec saisissement.

Ah ! qu'est-ce que je voi ?

AMELIE à André.

Ton ouvrage, barbare ! il faut bien qu'elle meure,
 Regarde-la.

CECILE à moitié évanouie dans les bras d'Amélie.

Mon Dieu ! hâte ma dernière heure !

Abrége mes douleurs !

ANDRE courant à Cécile, prenant avec transport une de
 ses mains, & la collant à sa bouche.

Non, vivez pour m'aimer !

Ma Cécile, vivez ! vivez pour m'estimer !

J'en suis digne toujours. Voyez-moi.

CECILE le regardant languissamment, sans retirer la main
 qu'il presse toujours contre ses lèvres.

Que je vive ?

Ah ! tu ne le veux pas.

A N D R E.

O Ciel ! tu m'y réduis !

Je n'y résiste plus, &, quoi qu'il en arrive,
Il faut parler.

C E C I L E.

Ingrat ! nous qui n'avions jadis
Que les mêmes plaisirs, & que les mêmes peines !

A N D R E.

Eh bien, vous l'emportez. C'en est fait, je me rends ;
Vous allez tout savoir.

CECILE *cessans de s'appuyer sur Amélie, & semblant reprendre des forces à ces mots.*

Tu ranimes mes sens :

Mais ne me donne pas des espérances vaines.
Mon ami, tes secrets, ne le fais-tu pas bien ?
En entrant dans mon cœur, ne sortent pas du tien.
Poursuis donc, que crains-tu ? parle, je t'en conjure
Par tout ce qu'ont de saint l'amour & la nature ;
Par ce feu, dont toujours je brûle malgré moi ;
Par mes pleurs, qui jamais n'ont coulé que pour toi ;
Je t'en conjure enfin par ton vertueux père.—

A N D R E.

Grand Dieu ! qu'osez-vous dire ?—Ah ! vous ne savez
pas—

Cécile, c'est lui-même, oui, c'est mon père, hélas !
Qui jusqu'à cet instant m'a contraint à me taire.
C'est lui, s'il vit encore.—

SCENE VI. & *derniere.*

CECILE, AMELIE, ANDRE, LISIMON,
M. D'OLBAN, LE COMTE.

LISIMON *s'élançant dans les bras de son fils.*

OUI, ton père est vivant,
Mon cher fils—mais il va mourir en t'embrassant.

A N D R E.

Mon père !

C E C I L E.

Lisimon !

A N D R E.

O Ciel ! par quelle grace !—

CECILE *sautant au cou de Lisimon.*

Voyez votre Cécile.

L I S I M O N *l'embrassant.*

Et toi, ma fille, aussi ?

C E C I L E *avec vivacité.*

Il est donc innocent ?

A N D R E.

Que mon cœur est saisi !

Ah ! mon père, est-ce vous, est-ce vous que j'embrasse ?

Je ne suis plus à plaindre. A présent votre fils

De ce qu'il a souffert reçoit un digne prix.

Quels transports je ressens ! avec quelle tendresse

En cet heureux moment dans mes bras je vous presse !

Qu'il m'est doux !—Mais que dis-je ? O Ciel ! en
quel danger——

Je frémis de vous voir. Vous, ici ? vous, mon père ?
A paroître en ces lieux avez vous pu songer ?
Pourquoi ? qui vous amène ? & qu'y venez-vous
faire ?

LISIMON.

Ah ! puisque tu me vois, peux-tu le demander ?

CÉCILE.

Je n'ose presque encor me le persuader.
C'est lui ! c'est Lisimon ! ô rencontre imprévue !
(*Elle prend une des mains du vieillard, & la baise avec
des transports de tendresse.*)

Jamais à ce bonheur me serois-je attendue ?
Mon respectable ami ! mon père !

LISIMON entre André & Cécile, & leur rendant tour-à-
tour leurs caresses.

Mes enfans !

Je crois que je mourrai dans vos embrassemens.
Combien ils me sont chers ! qu'ils ont pour moi de
charmes !

Mais ma joie est trop grande ; aux maux les plus
affreux

Trop de bonheur succède. Obscurcis par les larmes
Mes yeux cessent déjà de vous voir tous les deux,
Et mon cœur oppressé ne bat plus qu'avec peine.

(*Il s'appuye sur André.*)

CÉCILE.

Grace au Ciel ! maintenant j'en suis enfin certaine,
André n'est pas coupable. Oh ! non, il ne l'est pas,
Je n'en peux plus douter, puisqu'il est dans vos bras.
C'est en vain que ses fers—

LISIMON avec enthousiasme.

Respectez-les, ma fille.

L'or qui couvre le grand, & dont l'opulent brille,

Leur donne moins d'éclat, que ces fers glorieux
N'en répandent ici sur ce fils généreux.
Ils font de sa vertu le libre & cher partage,
L'honneur de la nature, & l'effort du courage.

A N D R E *d'un air effrayé.*

Ah ! de grace, arrêtez ; vous me glacez d'effroi.
Gardez-vous bien—

L I S I M O N *avec une effusion de tendresse.*

O toi qui méritois de naître
D'un père—aussi sensible, aussi tendre peut-être,
Mais moins haï du sort, & plus heureux que moi ;
Toi que le Ciel encor permet que je revoie,
O mon fils ! mon cher fils ! ce nom qui fait ma joie,
Et dont tu fais remplir les devoirs en héros,
Ce nom te fut fatal & causa tous tes maux.
Ta tendresse est allée au-delà des limites
Qu'à l'amour filial Dieu lui-même a prescrites,
Et, par ton dévouement pour un infortuné,
Tu m'as rendu bien plus que je ne t'ai donné !
Ne t'oppose donc pas au dessein qui m'amène :
Tu fus trop généreux, lorsque tu pris ma chaîne ;
Et je ne suis que juste en revenant enfin
Te la redemander & subir mon destin.

A N D R E.

O Dieu ! que dites-vous ?

L I S I M O N.

Ce qu'il faut qu'on publie,
Ce qu'à tout l'univers.—

C E C I L E *à Lisimon.*

Quoi ! ses fers—

L I S I M O N.

Sont les miens.

Il se chargea pour moi de ces honteux liens ;
Mais je viens les reprendre.

CECILE *levant les bras avec un transport de joie qui la met toute hors d'elle-même.*

Ah ! d'Olban ! Amélie !

(Au Comte.)

Monfieur ! entendez-vous ? Entends-tu, mon amie ?

ANDRE *à son père.*

Ne perdez point de tems, & fuyez de ces lieux ;
Fuyez, vous dis-je, allez, retournez vers ma mère.

LISIMON.

Hélas ! elle n'est plus.

ANDRE.

Qu'entends-je, justes Cieux !

Ma mère !—

CECILE *avec faififfement.*

Elle est morte ! elle, à qui je fus fi chère !

LISIMON *à son fils.*

Ce n'étoit, tu le fais, que pour la fecourir,
Qu'à te céder mes fers j'avois pu consentir.
Mais dès qu'elle a fini fa pénible carrière,
Privé du nom d'époux, je ne fuis plus que père.
Quitte envers elle, il faut m'acquitter envers toi,
Et j'aurai fatisfait à tout ce que je doi.

(Il fe tourne vers le Comte & va fe jeter à fes pieds.)

C'est de vous que dépend la grace que j'efpère,
Je l'implore à vos pieds.

ANDRE *fe précipitant auffi aux genoux du Comte.*

Non, ne le croyez pas.

CECILE *fe renverfant dans les bras d'Amélie.*

Mon cœur fe brife.

D'OLBAN.

O Dieu ! vois ces nobles combats !

Baiffe un moment ici tes regards fur la terre,
Ce fpectacle en eft digne.

L I S I M O N.

Ayez compassion,

Monfieur, ayez pitié de mon affliction !
 Entendez les fanglots d'un vieillard déplorable,
 Regardez ces cheveux blanchis dans les douleurs,
 Ce front ridé des ans ; voyez couler mes pleurs,
 Et ne les voyez pas d'un œil impitoyable !
 Sur ce funefte bord je dus être amené ;
 C'est moi qu'à l'efclavage on a feul condamné ;
 Mon fils eft innocent, fes chaînes m'appartiennent !
 Rendez, rendez-les moi, que mes mains les obtiennent !

A N D R E.

Monfieur, ne croyez rien de tout ce qu'il vous dit.
 C'eft l'amour paternelle, hélas ! qui le conduit,
 Qui le porte à venir, pour un enfant qu'il aime,
 S'offrir à l'infortune, & s'accufer lui-même.

(Se tournant vers fon père, les mains jointes.)

Et vous, encore un coup, mon père, éloignez-vous,
 Laissez-moi mes liens. Leur poids ne m'eft que doux,
 Mais il accableroit votre foible vieillesse.
 Je fuis jeune, & je puis mieux que vous les porter.

L I S I M O N *à fon fils.*

Non, tu les porterois trop long-tems. Ta jeunefse,
 Pour quelques jours au plus qui peuvent me refter,
 Ne doit pas fur ces bords confumer les années
 Que femblent te promettre encor les destinées.

(Embrassant de nouveau les genoux du Comte.)

Au nom de Dieu, Monfieur, cédez à mes defirs !

Que la nature ici, que l'équité vous touche !

La pure vérité vous parle par ma bouche,

Je ne vous trompe point, croyez-en mes foupirs ;

Ne me refusez pas ! — La grace n'est pas grande,

Ce ne font que des fers, hélas ! que je demande.

LE COMTE *les revelant & les embrassant l'un & l'autre.*

Lève-toi, bon veillard, & toi, fils généreux ;

Levez-vous, mes amis, embrassez-moi tous deux.

Ah ! que vos cœurs sont grands, sont au-dessus des
nôtres !

Vous étiez à mes pieds, c'est à moi d'être aux vôtres :
Mais, pendant quelque instant, à nos yeux j'ai voulu
Vous laisser déployer toute votre vertu.

Elle honore le siècle, & votre délivrance

Doit de tant d'héroïsme être la récompense.

Aussi j'en viens pour vous d'obtenir la faveur ;

Sûr qu'elle aura l'aveu d'un Roi dont la clémence

Dé la loi, quand il faut, tempère la rigueur.

Il prise la vertu, quelque part qu'elle brille,

Et demandant au Ciel d'éclairer vos esprits,

Il vous traite en enfans égarés, mais chéris,

Qu'il se plaît à toujours compter dans sa famille.

L I S I M O N.

Ah ! pour l'aimer aussi nos cœurs vraiment françois
S'accordent avec ceux de ses autres sujets.

Divisés sur des points, où nous errons peut être,

Dans d'autres bien sacrés nous sommes réunis :

Servir notre patrie, adorer notre maître

Sont des dogmes communs à tous les deux partis.

C E C I L E

O jour ! jour fortuné ! quel changement prospère !

A M E L I E *se jettant au cou du Comte avec un transport
de joie.*

Si je ne t'aimois pas, ce que tu viens de faire

Te donneroit mon cœur pour jamais.

D' O L B A N *prenant André par la main, & le pré-
sentant à Cécile avec qui il l'unit.*

C'est ma main

Qui vous doit présenter cet amant respectable :

Il est digne de vous, soyez unis enfin.

(A André.)

Et toi, reçois de moi cette femme adorable.

Quoiqu'on ne puisse trop admirer tes vertus,
Le prix que je t'en donne est peut-être au-dessus.

CECILE *se penchant affectueusement sur le bras de d'Olban qui de l'autre main empêche André de se jeter à ses genoux.*

Ah ! Monsieur !

D'OLBAN *les regardant tous deux d'un air satisfait & triomphant.*

Mon bonheur est plus grand que le vôtre,
Puisque je vous ai pu voir heureux l'un & l'autre.

CECILE à Lisimon.

Mon père, unissez donc aussi ces deux amans,
Et bénissez-nous tous.

L I S I M O N.

Approchez, mes enfans.

(*Au Comte.*)

André, Cécile, & vous par qui la Providence
A fini nos malheurs, vous dont je joins les mains,

(*Il unit Amélie & le Comte.*)

Que dans votre union l'Arbitre des destins
Daigne faire à vos cœurs trouver leur récompense !
Puisse vos sentimens se reproduire un jour
Dans des fils adorés, dignes de votre amour,
Et qui, de vos vertus vous payant le salaire,
Vous fassent, comme moi dans des momens si doux,
Remercier le Ciel du bonheur d'être père !

CECILE à D'Olban.

Notre félicité ne seroit pas entière
Si vous ne consentiez à rester avec nous.
Soyez de la famille, & devenez mon frère.

D'OLBAN.

J'en accepte le titre. Oui, malgré mon chagrin,
 Vous me raccommodez avec le genre humain.
 Cette terre n'est point un séjour si sauvage ;
 Il s'y rencontre encor bien des honnêtes gens,
 Plus que je ne croyois, & je vois que le sage
 Doit en faveur des bons supporter les méchans.



FIN DU CINQUIÈME & DERNIER ACTE.